Pierre Casanova

Le Corse

Guy Boulianne, éditeur

Editeur en chef : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Du Même Auteur :
VOYAGE AU CŒUR D'UNE ÂME MEURTRIE - poésie, éd. Mille Poètres
PARCELLE DE VIE - faits vécus, éd. Mille Poètres

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Le Corse

SOMMAIRE

6

Chapitre 1

Échec aux trafiquants d’armes

Il est 5 heures du matin, il fait bien froid en novembre, le thermomètre, affiche trois degrés.
Le jour n’est pas encore levé, tout semble tranquille, dans ce quartier de Marseille.
Quelques rares passants, à la mine patibulaire, à la recherche de quelques rapines, ou qui attendent avec espoirs, les chauffeurs routiers internationaux, qui vont arriver pour vider leurs chargements, dans les hangars du port.
Les rippeurs, comme on les nomme ici, vont proposer leurs services en échange de quelques billets.

Toutes ses transactions, se passent à quelques centaines de mètres, où quatre hommes sont assis, bien confortablement dans un véhicule de marque « BMW noire » flambant neuve immatriculée en Suisse.

Ces quatre hommes, sont des super-flics en surveillance.
À la droite du chauffeur, Toussaint Sinibaldi le Chef, était le plus charmant des quatre. Grand, robuste, avec les épaules larges, tourna son regard vers le chauffeur, surnommé l’albinos à cause, de ses cheveux couleur de neige et de ses yeux rougeâtres, il lui donna l’ordre de baisser le volume du poste.

René Favier, de son vrai nom obtempéra sur le champ.
L’albinos, était un gaillard, d’un mètre quatre-vingt-quinze, pour un poids, de cent trente kilos de muscles.

Il pratiquait, plusieurs sports de combat, il avait du respect et de l'admiration pour Toussaint Sinibaldi son chef, Toussaint, un homme de trente-cinq ans environ. Tous ses amis et toutes ses connaissances en particulier, les femmes, l'avaient surnommé « le fauve ».
C'est vrai, il avait tout d'un félin, avec ses grands yeux gris vert, une figure taillée a coup de serpe et un menton au carré.

Ce qui plaisait le plus aux femmes dans le physique de Toussaint, c'était son rire carnassier, avec de belles et de grosses dents blanches, ses cheveux coupés très court, style militaire.
"C'est vrai, qu'il en imposait, Toussaint rien que par sa prestance".

Derrière Toussaint, se trouvait N Guyen Van Phuc, plus familièrement le jap, ancien béret vert dans les commandos parachutistes, au 2e Régiment étranger parachutiste, basé à Calvi. < Haute-Corse >
C'est dans cette ville de la Corse du sud, qu'il avait rencontré Toussaint pour la première fois. Ils avaient sympathisé pratiquement de suite, et depuis, ils étaient devenus inséparables (pour le meilleur et pour le pire).

Toussaint, un pur Corse de père et de mère était natif d'une petite ville de Haute-Corse dans le nord 'Corté', une ville splendide. Toussaint était Français avant tout, mais fier d'être Corse.

Tout, à la gauche du jap, se trouvait Paul Coste, dit Polo, un homme, quelconque, qui pouvait passer partout, avec son physique de père de famille. La cinquantaine bien portée, une chevelure épaisse, poivre et sel, une grosse moustache encore noire, elle surmontait sa lèvre supérieure, il avait des yeux vifs, c'était un homme de terrain, on pouvait lui faire confiance à Polo dans n'importe quelle situation.

Il ne payait pas de mine Polo pourtant, c'était le meilleur tireur du groupe, il avait été parmi le meilleur tireur d'élites de sa promotion au « G I P N » Groupe d'intervention de la police nationale.

Les quatre hommes, étaient armés, de gros calibres, des 357 Magnums, des armes de professionnels. Ils étaient, en planque, car les renseignements qu'ils avaient reçus, de haut lieu, du ministère de la défense : des semi-remorques venant du Maroc, étaient chargés d'armes, et de munitions, pour une destination pas encore bien définie.

Ces quatre hommes, avaient été désignés pour cette mission délicate, avec les pleins pouvoirs, afin de démasquer, le circuit de ses armes et à qui elles étaient destinées.
Ils étaient là aussi pour savoir si ces armes fournissaient la maffia niçoise ou italienne
"Ou encore certains groupes terroristes connus".

Les risques, pour ces quatre hommes surentraînés, allaient être très grands. Ils n'avaient sans doute pas à faire à de vulgaires petits truands.

Le navire attendu, "le Sidi Féruch", devait accoster, au quai numéro trois à huit heures.
L'aube se levait, dans le quartier du port de la Joliette, il était déjà en effervescence.
Plusieurs semis arrivaient, se mettaient en files d'attentes sur cette place de la Joliette. Les chauffeurs, de camions tiraient, leurs rideaux, avec l'espoir de pouvoir se reposer, au moins une petite heure.

Les uns, étaient là pour dédouaner, les autres chauffeurs attendaient, l'embarquement pour la Corse.

Les kiosques à sandwichs, préparaient leurs plats du jour, tomates à la provençale, plats, typique Marseillais, merguez frites, saucisses piquantes, figatelli Corse poêlée.

Le tabac, qui fait l'angle de la place, ouvrait ses rideaux de fer. La police de l'air et des frontières, était déjà, en faction devant les grilles du port.

L'odeur de cette cuisine, fit parler René, Je mangerai, bien quelque chose, pas vous ?
Le premier, à lui répondre fut le jap. Il n'était pas très gros, soixante-quinze kilos environ, mais il avait un appétit de lion.
Je suis, d'accord avec toi René, pour un bon sandwich au figatelli, dit-il.

II savait, de quoi il parlait le jap en Corse, il avait appris, à aimer les coutumes des gens de ce pays, il, les avaient côtoyés pendants plusieurs années.
Tu penses, qu'à manger, dit Toussaint à René, ce n'est pas encore le moment.

Il le faisait exprès pour faire « bisquer » terme marseillais pour faire mettre René en colère.
Il avait réussi. René lui répondit (- Ô, Toussaint, demande-moi ce que tu veux, mais ne me laisses pas crever de faim).
Ce n'est pas le steak frit, que j'aie mangé hier au soir, qui a pu assouvir ma faim.
Il en faut un peu plus pour nourrir ma grande carcasse !

L'ayant, bien laissé parler, Toussaint, le regarda, avec un petit sourire au coin de ses lèvres charnues, et lui dit amicalement (tu vois bien que je plaisante René) !

Bon, dit Toussaint (je boirais bien, un petit café, en se tournant et en regardant Polo).
Il lui dit : (tu viens avec moi l'ancien ?) en parlant à Polo.
L'ancien, était un mot gentil de la part de Toussaint, et Polo, le savait, mais, il ne l'aurait accepté de personne d'autre, que de Toussaint, même pas de l'albinos, ou du jap.

Polo, considérait Toussaint, au fond de son cœur, comme son propre fils.
Si, Polo, avait eu un fils, il aurait aimé, qu'il ressemble, à Toussaint, pour tout.
Pour son courage, pour sa force, son intelligence, ainsi que sa manière à lui, de mener les hommes.

Eh ! bien, on vous ramène quoi a manger ? dit le Corse, Il parlait à l'attention de ses deux coéquipiers.
L'albinos, répondit le premier. Deux sandwichs aux merguez dit-il précipitamment.
Pour moi, tu le sais, la spécialité de ton pays, répondit le jap à Toussaint.
Ok dit le Corse, mais d'abord, il faut tout coordonner, car on ne sait jamais ce qu'il peut se passer.

Il est maintenant, sept heures, il nous reste normalement, une heure, devant nous, avant que le Sidi Féruch arrive. Bien, que nous ayons, les numéros de l'immatriculation du semis, restez, à l'écoute de la douane volante, c'est plus prudent dit-il.

Les deux hommes, sortirent en même temps de la voiture BMW. Tous les deux, étaient grands et d'une forte constitution physique.

Toussaint, était légèrement plus grand, un mètre quatre-vingt-cinq, pour quatre-vingt-dix kilos.
Polo, lui, mesurait un mètre quatre-vingt-deux, pour quatre-vingt-quinze kilos.
Tous les deux, se dirigèrent vers le premier café, qui se trouvait à quelques minutes de là.
D'où, ils étaient, René et le jap, pouvaient très bien voir le bar où ils allaient tous les deux boire le café.

L'établissement, était un bar d'ouvriers, il y avait, toute sorte d'individu.
La plupart, étaient habillés en bleu de chine, les autres, étaient, plus ou moins en tenue de travail.
Toutes sortes de races, étaient dans ce bar : Des Africains, des Maghrébins, et même des
Chinois. C'est à croire, que tout ce monde, faisait bon ménage ensemble.

Tous les deux, s'accoudèrent, au comptoir, ils ne passèrent pas inaperçus.
La serveuse, une jeune femme brune, avec une figure émaciée.
Elle avait deux grosses poches sous les yeux, elle les remarqua tout de suite.
D'ailleurs, elle était fière de servir, d'aussi beaux hommes.
Ce qui était rare pour elle dans ce bistro.
Elle parla d'un ton inhabituel, et dit : (Ce sera, quoi pour ces deux messieurs ?)
Deux, cafés noirs, dit Polo, avec un sourire au coin des lèvres pour la serveuse.

À la droite, de Toussaint, une équipe de cinq gars, buvait, des demis de bière.
À gauche, de Polo, un autre groupe de copains, eux, ils, en étaient déjà au pastis.
L'apéritif, favorite des Marseillais.

Toussaint et Polo, se pressèrent de boire leur café.
Ils sortirent rapidement du bar.
Il ne fallait pas, qu'ils aient un accrochage, dans cet endroit.
Ce n'était pas le moment de se faire remarquer.

À côté, du bar, se trouvait un petit kiosque à sandwichs, où il y avait une pancarte avec l'inscription."Chez Nénette". Ils commandèrent, les

sandwichs, pour leurs deux coéquipiers, sans oublier de préciser, qu'ils les auraient voulus bien copieux, en pensant à René.
Nénette, leur enveloppa les sandwichs, ils payèrent, puis rejoignirent la BMW.
En entrant dans la voiture, Toussaint demanda : (rien de nouveau ?) Il s'adressait à René

Oui, dit René, la douane, nous a informés, le semis remorque, que nous attendons, se trouve bien à bord du Sidi Féruch.

Et, au sujet des ordres, qu'ils ont reçu dit le Corse ? Il n'y a pas de problème répondit René.
Tout se passera, comme prévu.
Ils vont bien respecter nos instructions. Ils feront un contrôle de routine, pour ne pas éveiller les soupçons, comme pour les autres camions, en suite, ils nous aviseront de leur sortie du port.
Ok, dit Toussaint, ils nous restent maintenant, plus qu'à attendre.

À bord, du Sidi Féruch, le débarquement des voitures avait commencé.
En suite, ce serait le tour des camions.
Les hommes du bord, s'activaient, pour enlever les chaînes, qui servaient à arrimer les camions dans la cale du bateau.
Cette cale, était immense, elle pouvait contenir une centaine de véhicules légers.
Ainsi qu'une bonne, cinquantaine de semi-remorques.
À, l'intérieur de la cale, Il y avait, plusieurs marques de camions, "Volvo", "Scania", "Daf", "Mercedes", même des "Magnums de Renault".
Ils étaient, tous impressionnants. C'était des monstres, qui pouvaient tirer 44 tonnes, sans forcer.
Rien qu'à voir, le nombre de chevaux, qu'ils avaient sous leurs capots.
Ce n'était pas étonnant, que certaines voitures, avaient du mal à pouvoir les dépasser sur les routes nationales.

Un superbe camion de marque Volvo, venait de mettre, son puissant moteur en route, (quatre cent vingt chevaux) ronronnait, Il était prêt à démarrer.
C'était un camion superbe, il avait, toutes les options possibles, avec une cabine surélevée. Le tracteur, qui tirait la remorque, était entièrement caréné, il avait aussi, une rampe pour l'éclairage de quatre longues portées, plus quatre antibrouillards.

Question frein, il avait (l'A.B.S) frein a bain d'huile.
Il n'avait, rien à envier, aux plus belles limousines.

À bord de la cabine de ce Volvo, se trouvaient deux hommes.
Le chauffeur, était obèse, presque difforme, il devait peser au moins cent soixante kilos, des cheveux noirs, très longs, qu'il avait attachés en queue-de-cheval.
"Il ressemblait à un Mongol".
Une grosse moustache épaisse, lui tombait, presque au bas du menton, ses yeux étaient noirs, on avait l'impression.
Qu'ils allaient, lui sortir du visage tant ils étaient agressifs. Autour de son cou, il avait une grosse chaîne en or, qui venait se perdre dans son poitrail très velu.
Son torse, était gigantesque, malgré le froid qu'il faisait dans la cale du bateau, il était seulement vêtu, d'un « débardeur » petit tricot sans manche.
Cet homme, dégageait, une puissance et une arrogance, hors du commun.

Sur le siège passager de ce même Volvo, le deuxième homme, n'avait rien à voir avec son voisin. Il était grand, un mètre soixante-dix-huit, c'est vrai, qu'a coté de son voisin le mongol qui lui, dépassait les deux mètres, de deux bons centimètres, il donnait l'impression d'être pas très grand.

L'homme, avait des cheveux très blonds, qui lui tombaient au bas du cou.
Il avait des yeux gris vert, avec une flamme de méchanceté, dans le regard.
Sa corpulence, était en harmonie, avec sa taille, 80 kg de bons muscles.
À première vue, on ne pouvait pas se tromper, c'était un gars redoutable, qui devait pratiquer sans aucun doute, plusieurs sports de combats.

Makhlouf, le mongol, s'adressa à son voisin de cabine.
Il lui dit, Gunther, normalement nous devrions passer la douane, comme une lettre a la poste ?
Il lui dit : (J'en ai eu la garantie, par notre employeur cette nuit sur le portable).
Les douaniers, qui doivent nous contrôler, sont avec nous. Il n'y a aucun souci à se faire.
Le mongol, avait un d'accent indescriptible, avec une voix grave, presque incompréhensible. Un mélange, de Français, d'espagnol, et d'arabe.

Le blond, le regarda, il semblait avoir tout compris.
Lui aussi, avait un léger accent slave, il répondit au mongol, Ok, alors, on ne bouge pas dit-il au gros.

Le personnel, du bord, fit signe au mongol d'avancer avec son camion.

Makhlouf, surnommé le gros par le blond, enclencha la première vitesse, sur les douze, qu'il avait en réserve.
Le tracteur, se cabra, tant il avait de la puissance, puis, il avança tranquillement, prenant la file, derrière les autres camions.
Dès, qu'ils furent sortis du bateau, le gros, alluma le poste, aussitôt, une chanson d'Aznavour retentit (chanteur très connu en France ainsi qu'à l'étranger) il baissa le volume de la radio, puis il brancha la « Cybie » moyen de communication, homologué par la poste : c'était un président Grant, avec 40 canaux.

À, l'intérieur, du poste de douane, un fonctionnaire avec quelques galons: celui-ci devait être le chef de poste. Pensa le gros. Dès, qu'il vit le Volvo et son immatriculation.
Il s'empressa sur le téléphone. Au bout du fil, c'est Toussaint, qui répondit : « oui, ici le commissaire divisionnaire Sinibaldi, j'écoute ».

À l'autre bout du fil, le fonctionnaire de la douane dit (oui, je suis, le commissaire Pellegrini de la douane volante). Nos lascars, s'approchent de la grille de sortie du port.
Nous allons faire, un contrôle fictif, et en suite, je vous tiens au courant de l'identité de ces deux individus).
Je vous remercie, répondit Toussaint, nous sommes prêts, nous attendons votre feu vert.
Ok, répondit le chef de la douane en raccrochant le téléphone.

Le Volvo, venait, de s'immobiliser, quand le chef raccrocha.
Les deux autres douaniers, s'approchèrent du véhicule, l'un vers la porte du chauffeur, l'autre vers le passager.

Le gros, avait déjà ouvert sa vitre électriquement, il attendait, les questions d'usage.
Bonjour, dit le fonctionnaire des douanes, vous avez les papiers du chargement, ainsi que votre pièce d'identité ?
Le gros, le plus naturellement possible, comme, s'il n'avait rien à se reprocher, lui tendit les documents demandés.

Le second fonctionnaire, du côté du blond, avait déjà fait le tour du camion, pendant que son collègue contrôlait le gros.
Il fit ouvrir, la fenêtre, du blond, et lui demanda une pièce d'identité.
Vous n'avez rien à déclarer dit-il ?
Le blond, s'exécuta, et répondit négativement à la question, que lui avait posé l'agent des douanes.

Tous les deux, présentèrent des passeports, ils furent contrôlés et enregistrés.
Tout cela, ne prit pas plus de cinq minutes, le chef de la douane, leur rendit, leurs documents, et dit, tout est en règle messieurs, vous pouvez passer.

Le chef de la douane, était habitué à contrôler les chauffeurs routiers, mais, jamais.
Il n'avait jamais vu, un monstre pareil.
Il était vraiment impressionnant cet énergumène.
Le chef de la douane, c'était, aperçut, tout de suite, que les deux passeports étaient faux.
Il devait respecter les ordres, car ils venaient vraiment de très haut.
Ce n'était pas le moment, "de faire du zèle", au risque de perdre ses galons, et de retrouver au chômage.

Il informa de suite par téléphone le divisionnaire Toussaint Sinibaldi, il lui donna les noms.
Qui figurait sur les deux passeports.
Et par précaution, il le mit en garde, contre ces deux individus, qu'il avait jugés particulièrement dangereux.

René, avait noté, toutes les informations du chef de poste de la douane, les faux noms, et bien sûr, les fausses adresses qui étaient sur les passeports.
Mais, il y avait quelque chose, qui ne collait pas du tout, c'était la destination du camion…
Au départ, d'après les renseignements de source sûre, ce camion devait se diriger sur Nice ou sur l'Italie.

La douane, venait de les informer, que, sur les documents du chargement, ils se rendaient dans la région Parisienne, plus exactement, à Fontainebleau, petite ville pas très loin de Paris.

Le programme, qu'avaient prévu Toussaint et ses hommes tombait à l'eau.
Il faudrait, improviser, plus question de soutien, ils étaient prévus, de changer de véhicules, pour éviter, de se faire repérer, ce n'était plus possible maintenant.

La voiture de marque BMW, aurait, passé, pratiquement inaperçue en direction de l'Italie, vu son immatriculation en Suisse, elle passerait moins bien en direction de Paris.

René, avait pris, en visuel le semis remorque. Le camion, allait prendre l'autoroute du Littoral.
Sur l'arrière du semis, étaient inscrits, ainsi que sur les côtés de la remorque.
Transports internationaux Alonzo.

On, ne risque pas de les perdre, avec le panneau qu'il a derrière la remorque, dit l'albinos.
Dis-moi, René, d'après ce que nous venons d'entendre, tu serais qu'un petit dauphin, en comparaison de notre monstre, dit le jap.
Le chef de la douane, quand il parlait de ce personnage, il en avait la voix, qui tremblait de peur.
D'après lui, le chauffeur du camion, serait "Une grosse baleine" dit-il en ricanant.
Ne, te casse pas la tête, dit René, ce n'est pas une baleine comme lui, qui me fera trembler. J'en ai vu, d'autre, tu le sais aussi bien que moi, tu es d'accord avec moi le jap.

L'albinos, avait trente-huit ans, il était inspecteur divisionnaire, ce n'était pas un prétentieux, il faisait parti des meilleurs, c'est d'ailleurs, pour cela, qu'il était rentré dans l'équipe du Corse.

Il avait fait cinq années dans la Royale, sa spécialité," Nageur de combat", il était spécialiste du désamorçage de mines, et de bombes, même artisanales.
De sa force tranquille, Toussaint regarda l'albinos, et lui dit « espiè-glement » pour le chiner.
Tu ne risques rien René, si tu as besoin d'un coup de main, je serai avec toi.

Le semis, arriva à la hauteur de l'Estaque, il roulait assez vite, une bonne moyenne de 90 km à l'heure. Il allait, presque aussi vite, dans les côtes, que sur le plat.
Ce n'est pas un camion, dit le jap, c'est un avion ? Ce n'est pas possible, il est super-gonflé ce « bahut ». Terme argotique pour désigner un camion.

Dans le Camion Volvo, les deux malfrats, avaient l'air beaucoup plus décontractés.
Cela était normal, ils avaient passé la douane, comme on met une lettre à la poste, vraiment facilement, "sans problème".

Le gros, était branché, a la Cybie, sur la fréquence des routiers, le canal 19, ça pouvait être utile.
Sur ce canal, on pouvait pratiquement, entendre tout ce que l'on voulait, il y en avait pour tous les goûts.

Certains routiers, se racontaient des blagues, pour passer le temps.
Ceux-là, en général, ne restaient pas bien longtemps sur la fréquence, ils se faisaient jeter, avec perte et fracas.

La plupart des chauffeurs, avaient un nom de code, c'est ce qu'ils appelaient en terme cibistes, "le Q-R-Z"= Pour ce faire reconnaître de ses amis.
Mais, cela pouvait être très utile la Cybie, on pouvait savoir, où se trouvaient les radars de la gendarmerie.
Entendre aussi, s'il, y avait un contrôle de la police, sur certains stationnements d'autoroute.

Parfois, la police, pouvait installer des pesées, avec des fonctionnaires de la « DDE ». Direction départementale de l'équipement. Pour contrôler le poids, que transportaient les routiers.
Car, le poids maximum autorisé, de poids total roulant, ne devait pas être au-dessus de 44 tonnes. Celui-ci était précisé sur la carte grise du véhicule routier.
Toutes ces informations, intéressaient, particulièrement les routiers. Car, toutes infractions étaient sanctionnées, par des amendes, où par l'immobilisation du véhicule.

Le gros, était à l'écoute du canal 19, plus vigilant, que les autres routiers, car, lui, il risquait sa liberté, avec le chargement qu'il transportait. il valait mieux, qu'il évite tous ces pièges. Il avait, pratiquement tous les atouts de son côté, enfin, c'est du moins ce que pensait "Makhlouf".

Dans la voiture, Toussaint, justement parlait a se sujet là. Il disait à Polo, (Tu te rends compte, on, avait tout prévu pour l'autoroute Estérel cote d'azur en direction de L'Italie).
La gendarmerie, et les (CRS) Compagnie républicaine de sécurité. Avaient, bien reçu, l'ordre d'être sous mon autorité.

Ce qui n'est pas le cas, sur l'autoroute Marseille Paris.
Il était trop tard, pour remettre, un autre dispositif en route, il y aurait, sans doute un moyen de se sortir de ce guêpier.

Les quatre super-flics, étaient sur la fréquence de la police et de la gendarmerie.
Le véhicule, était équipé d'un scanner.
René, dit à Toussaint (Nous pourrions, peut-être, intervenir avant les gendarmes, si nous avons l'information rapidement sur le scanner.

II était 11 h 30, René commençait à avoir faim.
J'espère dit il, que la baleine a bon appétit, car moi je pète la dalle, argot = J'ai très faim, j'ai le ventre vide.
À propos, dit le Corse, c'est bien beau d'avoir faim, mais je crois que la voiture a soif.
Dés, qu'ils s'arrêtent, tu fonces faire le plein du véhicule, Ok, répondit René à son chef.
Nous, on ne roule pas au gazole dit Polo, et s'ils ne s'arrêtent pas pour manger on risque d'avoir des surprises !
Pourquoi, lui demanda Toussaint ?
Je ne sais pas, si vous avez remarqué les deux énormes réservoirs, qu'ils ont sur le camion, à mon avis, ce sont des réservoirs, qui contiennent au moins cinq cents litres, multiplier par deux le compte est vite fait cela leur fait 1000 litres d'autonomie. Ce qui leur donne largement de quoi faire (Marseille Paris 794 km environ) sans s'arrêter, même si le camion consomme cinquante litres au cent.
Nous par contre, nous n'avons pas assez d'autonomie pour arriver jusqu'à Fontainebleau ; "S'ils vont bien jusqu'à Fontainebleau" ?

Le semis, approchait du péage de Vienne, le gros dit à son passager,

Il y a juste une station avant le péage. On va s'arrêter boire un bon café, comme ça, on pourra, faire le complément de gazole pour être tranquille, au cas où il y aurait un changement d'itinéraire en cours de route.

Il regarda sa jauge, il lui restait facilement la moitié des deux réservoirs.
Cent mètres, avant la station, il mit son clignotant sur la droite pour signaler qu'il allait s'arrêter.

Dans la BMW, les quatre hommes, qui se trouvait à trois cents mètres en retrait, derrière quelques dizaines de véhicules. Firent un ouf de satisfaction.

Le blond, avait mis des gants, et il avait commencé à remplir les réservoirs.
Pendant que le gros sirotait un bon café à la machine automatique.
De la station, on pouvait voir, nettement le péage de la pompe à gazole.
Les yeux habitués du blond furent attirés par la fourgonnette bleue des gendarmes, qui était garée sur la droite après le péage. Il eut un léger frisson.

Le gros venait à sa rencontre, après avoir dégusté son petit café noir.
Avec un seul regard du blond, il comprit de suite, qu'il y avait un problème.
Il regarda en direction du péage, et il vit la fourgonnette des gendarmes.

Le plein était terminé, le gros dit au blond, tu peux aller boire le café, moi pendant ce temps je vais aller me garer sur le bas-côté.

La BMW était planquée à l'entrée de la station. Dès qu'ils virent le camion qui allait se garer sur le bas coté, ils avancèrent prudemment pour éviter de se faire repérer.

Le blond sorti de la station, mais, il ne porta pas cas à la BMW, qui finissait son plein. Comme, il n'avait pas remarqué non plus, une personne d'une cinquantaine d'années avec des cheveux grisonnants, qui avait pris plusieurs sandwichs au distributeur automatique, juste à côté de lui.

Le blond, rentra dans le camion, le gros était entrain de soulever la couchette du bas qui fonctionnait sur vérins.

Sous la couchette, il avait de quoi tenir un siège ; des fusils à pompes, des pistolets automatiques, et des armes de poings.
Le blond pris de suite sans hésiter, son colt de calibre 11,43, il était peut-être démodé bien que ce soit son arme favorite.
Le gros, avait lui aussi, une préférence, mais, pour le barillet, calibre 357 magnums.
Des armes redoutables dans des mains expertes.

Toussaint se doutait un peu de ce qui se tramait dans le camion, car lui aussi avait aperçu la fourgonnette des gendarmes.

II redoutait le pire, il fallait faire quelque chose au plus vite, sinon cela risquait de tourner au carnage si les gendarmes arrêtaient le camion pour un simple contrôle de routine.
Toussaint réagit de suite, il donna l'ordre à René, au risque de se faire repérer de passer le péage, il aviserait ensuite. La BMW, passa tranquillement à proximité du camion sans accélération excessive, pour éviter que l'on porte l'attention sur eux.
Quand la BMW, arriva à la hauteur du camion Volvo, les deux malfrats étaient occupés à changer de vêtements.

Les deux gars du camion Volvo étaient préoccupés par la présence des gendarmes qui contrôlaient les véhicules au péage.
Ils ne virent pas la voiture noire passer, tout était pour le mieux. De l'arrière de la BMW, Polo avait jeté un œil rapidement sur le camion, et il avait eu le temps de voir, les deux hommes, ils étaient de dos accroupis, Polo était sûr qu'ils n'avaient pas pu les voir passer.

René fonça et après avoir passé le péage, il alla rapidement se ranger derrière la fourgonnette des gendarmes, pour ne pas être vu de la station.

Le gendarme qui était au volant de la fourgonnette, fut surpris par la rapidité de ce véhicule, avec ces quatre hommes à l'intérieur.
Il porta la main à son arme de service. Il vit sortir du véhicule un homme grand et athlétique. En voyant l'homme, il fut de suite rassuré. Sans doute avait-il reconnu grâce à son flair de gendarme, un homme de la grande maison policière.
Le gendarme le salua, que puis-je faire pour vous, demanda-t-il.
Toussaint se présenta tout en montrant sa carte tricolore, le gendarme salua instinctivement de nouveau.

Le Corse, le mit au courant de la situation, il fallait faire vite pour ne pas qu'un de ses collègues, par excès de zèle, arrête le camion Volvo.
Le brigadier alla rapidement à la rencontre de ses collègues, pour donner les directives qu'il venait de recevoir.

Toussaint remonta dans la voiture et dit à René, tu peux y aller, de toute façon ils ne peuvent pas nous échapper, le brigadier me tient au courant, dès qu'ils passeront le péage.
Je lui ai même demandé, au cas où ils leur viendraient à l'idée de prendre la prochaine sortie de Vienne qui se trouve qu'à trois Km du péage, de les suivre pour être bien certain qu'ils ne nous faussent pas compagnie.
Vu, que nos deux hommes ne sont pas des enfants de chœur, je lui ai dit de bien se faire voir, pour qu'ils puissent remarquer que la fourgonnette prendrait la sortie de Vienne.
Je pense que nos deux lascars vont avoir une peur bleue, en voyant la fourgonnette dans le rétroviseur pendant quelques minutes, mais, qu'ils seront soulagés quand, ils la verront sortir.

Le temps, commençait a se dégradé, de fines gouttes de pluie tombaient sur le pare-brise.
Ça y est dit le jap ! C'est toujours comme ça, dans la vallée du Rhône, centre de la France.
J'espère qu'on n'aura pas ce temps jusqu'à Paris, dit l'albinos,
Il enchaîna en disant, je commence à être un peu fatigué.

Oui, je sais le reprit Toussaint, (ce n'est pas avec le sandwich au jambon que tu as mangé ce midi, que tu péteras les flammes, tout en regardant l'albinos droit dans les yeux.
Si tu veux, que l'un de nous te remplace, tu n'as qu'à le dire ?
Je ne sais pas, ce que tu as René en ce moment, mais, tu n'arrêtes pas de te plaindre.
Figure-toi, que tu n'es pas le seul à être fatigué, ça commence à être énervant.

C'est vrai, reprit le jap, le fidèle ami de René, tu veux que je te remplace un moment dit-il.
Cela te détendra un peu.
L'albinos, comprit qu'il avait énervé son chef, il dit pour se justifier, il me manque de l'action. Je ne suis pas du tout fatigué, excuse-moi Toussaint.
Je peux continuer la route jusqu'à Fontainebleau répondit-il.

Le Corse sourit, il n'en voulait pas à René, il comprenait sa réaction, ils étaient tous sur les nerfs.
René, fut soulagé en voyant sourire Toussaint, puis, René remercia le jap son ami, de sa proposition de le remplacer.

Le jap était un brave garçon, il essayait toujours de calmer les esprits, car, c'était lui le plus ancien du groupe.

C'est Toussaint qui avait contacté le jap, il s'en souviendrait toujours, cela, c'était terminé dans une boîte de nuit, et là, bien sûr, ils avaient bu quelques verres ensemble.
Toussaint, était très connu dans ce club de la cote d'azur, la " Siesta " Une boite de nuit très bien fréquentée.
Il n'y avait que la crème, c'est-à-dire, que des personnages publics en voguent, des acteurs, des sportifs, et bien sûr des animateurs de télévision.
Parfois, même des hommes politiques français.

Ils avaient terminé la soirée, avec deux copines de Toussaint, Martine travaillait, comme hôtesse de l'air, c'était une jolie brune, aux yeux bleus, avec un corps splendide.
Brigitte, était une femme très grande, elle travaillait comme mannequin dans une agence parisienne, elle était élancée, avec des épaules larges pour une femme. Jolie comme un cœur, elle avait tout pour plaire aux hommes, et elle le savait.

Toussaint, avait dansé toute la soirée avec Brigitte, ils étaient vraiment soudés, l'un contre l'autre.
Elle l'embrassait amoureusement dans le cou, tout en regardant, si les autres femmes la regardaient, elles les sentaient envieuses, elle était fière d'être dans les bras de ce beau mâle, et en même tant, cela lui procurait un plaisir intense.

Tout son corps frémissait de plaisir, elle était au bord de l'extase.
Elle avait supplié Toussaint en le regardant langoureusement dans les yeux, tout en lui disant, tu veux bien me raccompagner, je voudrai rentrer. J'ai une envie folle de toi.
Toussaint, avait fait un salut discrètement de la main au jap et à Martine, pour leur faire comprendre, qu'ils ne se dérangent pas, pour qu'ils puissent continuer à s'amuser et pour pouvoir par la même occasion, accompagner Brigitte à son hôtel.

La pluie, tombait de plus en plus fort et la nuit commençait à tomber.
On s'approchait de la ville d'Auxerre, le gros commençait à être fatigué, il n'y avait rien eu de spécial sur la Cybie qui puisse l'intéresser.

Je vais m'arrêter au prochain parking, dit-il, au blond, je dois aller à la toilette.
Tu me remplaceras un peu si tu es d'accord.
René, vit le clignotant de la remorque, il lâcha le pied de l'accélérateur.
Il dit à Toussaint, tout en regardant la carte qu'il avait devant lui,
(Nous pouvons continuer, on n'aura qu'à les attendre sur le prochain parking. De toute façon il n'y a pas de sortie avant Joigny.)

Dans l'après-midi, Toussaint, avait réussi à joindre le chef du cabinet du ministre.
Il l'avait informé des changements intervenus dans leur programme.
Il lui avait donné la destination du camion, au dire des documents de douane.
Le chef de cabinet, lui fit comprendre, qu'il ne devait en aucun cas, les perdre de vue, et que s'il se passait quelque chose d'important, il devait le tenir au courant, qu'elle que soit l'heure. Il lui avait donné un numéro confidentiel (Très peu de personnes en France, connaissaient ce numéro…)

Paul Coste profitait d'une retraite bien méritée, après avoir passé vingt-cinq années dans le corps d'élite du G.I.P.N. -Groupe Intervention police nationale, Il s'était retiré à Aubenas dans l'Ardèche, où ses parents avaient une grande maison accueillante, avec plusieurs hectares d'arbres fruitiers, il était heureux. Il allait pouvoir aider son père qui prenait de l'âge, pour s'occuper du domaine.

Mais cette tranquillité n'avait pas duré bien longtemps.
Ça journée avait bien commencé par un bon casse-croûte avec son père.
Quand ils entendirent sonner au grand portail de la propriété, il descendit au portail de l'entrée.
Polo avait été prévenu par téléphone de la venue éminente de Toussaint.
Il se trouvait devant la grille et Paul Coste avait de suite compris, en le voyant, que sa retraite était terminée.

Le blond avait pris le relais au volant du bahut, il conduisait aussi aisément que le gros. Il appréhendait un peu la suite des événements. Il avait été contacté par le gros qui l'avait décidé à faire ce voyage avec lui,

en lui mettant sous le nez une forte somme d'argent. Il avait dit oui, s'en réfléchir un seul instant.
Le blond avait été mercenaire, peu importe pour qui il travaillait. Ce qui le motivait en premier, c'était l'action, lui aussi avait fait de sa propre volonté cinq années dans les marsouins, plus connu sous le R.I.M.A. Régiment infanterie de marine aéroporté.
C'était un régiment semi-disciplinaire, on y formait de très bons soldats, il avait fait plusieurs stages d'outre mer, il avait terminé son engagement avec le grade d'adjudant de réserve, maintenant il approchait de la quarantaine, ses services comme mercenaire étaient un peu compromis par la concurrence des plus jeunes, c'est d'ailleurs pour ça qu'il avait répondu oui au gros sans hésiter.

La pluie s'était calmée, maintenant il tombait de la neige fondue. On approchait du lieu de destination. Le blond appela le gros qui en avait profité pour s'assoupir un moment,
dit gros, on ne va pas tarder à arriver au péage de Fontainebleau.
Le gros, bien blotti sur le siège à coussin d'air du camion, remua sa grosse carcasse et répondit au blond, dès qu'on passe le péage tu me redonneras le volant.

II faisait déjà nuit noire, pourtant il n'était que six heures du soir. La BMW s'arrêta au péage sans lâcher de vue la semi-remorque qui avait déjà mis son clignotant sur la droite.
Les occupants de la BMW, allaient devoir se méfier malgré la circulation encore modérée, il faudrait qu'ils fassent vraiment attention pour ne pas se faire repérer.
Tant, que nous sommes sur cette nationale, fit remarquer Toussaint.
La nuit peu nous aider, mais, j'ai bien peur que s'ils prennent une départementale, dans ce cas-là, nous risquions de nous faire repérer.
Le camion venait de traverser Fontainebleau, il prit la direction de Melun.
La BMW, se trouvait derrière six voitures, qui allaient elles aussi dans cette direction.
Le gros regarda son rétroviseur par habitude, mais il ne trouva rien d'anormal. Il pensa au bon repas qui devait l'attendre, car il n'avait rien mangé de la journée.
Ce n'était pas dans ses habitudes, mais la prudence passait avant le ventre.
Il passait, comme un fait exprès, à ce moment-là, devant un restaurant ou il y avait une enseigne, il était inscrit "Le relais fleuri", mais en plus, c'était

un point de repère pour lui. Cette enseigne lui indiquait, qu'il arrivait à destination.
Il lâcha un peu le pied de l'accélérateur, car, il ne devait en aucun cas manquer le chemin qui lui donnait l'accès au domaine. Il était attendu avec impatience.

Depuis la sortie du bateau à Marseille, le gros n'avait pas téléphoné, il avait respecté les consignes reçues.
Entre le Volvo et la BMW, il ne restait plus que deux véhicules.
Dès, que le camion avait ralenti. Toussaint avait de suite compris qu'il ne se trouvait pas loin du point de rendez-vous.

Le gros vit au loin, les lumières qui illuminaient tout le domaine. Il mit le clignotant pour avertir les rares voitures qui se trouvaient derrières lui. À deux cents mètres de là, sur la droite se trouvait une voie assez large, afin que le camion puisse y accéder.

Toussaint, dit à René continu normalement. Il doit bien y avoir un endroit où l'on peut s'arrêter.
Le camion s'engagea dans la voie prudemment, il roula une centaine de mètres.
À la fin de cette voie, se trouvait une rotonde qui donnait accès à un portail monumental.
C'était une voie sans issue.
Le camion, s'arrêta juste devant le portail. Le gros, descendit du Volvo, il s'approcha de celui-ci.
Une caméra, dissimulée par le feuillage, se trouvait sur le mur qui clôturait le domaine, elle était reliée à un écran dans la grande bastide.
À l'intérieur de la bastide, l'homme qui surveillait l'écran vidéo, était de type maghrébin. Il vit le camion qui se présentait devant la grille, il appuya aussitôt sur un bouton qui était un avertisseur direct à un petit bâtiment annexe, situé à cinquante mètres du portail.
L'autre personne, de même type que la première et qui se trouvait dans l'annexe, entendit l'avertisseur. Il décrocha son téléphone, et attendit qu'on lui donne les instructions à suivre. Il dit, à ses deux complices avec lesquels, il était en train de jouer aux dominos.
Le camion est arrivé, prenez le quatre-quatre, et allez vérifier si tout est correct.

Les deux Arabes à qui il s'adressait prirent en passant leurs armes automatiques.

Le gros vit arriver le quatre-quatre avec deux hommes à l'intérieur, ils n'avaient pas mis plus de trois minutes. Mohamed, fut le premier à descendre du véhicule, il s'adressa au gros en dialecte, Said le second était resté en retrait, prêt à intervenir avec son arme au moindre geste de son ami Mohamed. Momo demanda au gros qui était le gars qui l'accompagnait. Le gros lui répondit en français pour que le blond puisse suivre la conversation.
Il n'y a pas de problème, c'est un ami sûr.
Momo, comme on l'appelait, prit son émetteur-récepteur portatif et donna le feu vert à son ami Abdoul, qui se trouvait dans l'annexe pour ouvrir le portail.

La BMW avait roulé cinq cents mètres après la grande bastide, sans rien trouver pour pouvoir s'arrêter en toute sécurité. Toussaint, dit à René, dès que tu le pourras, tu feras demi-tour.
Maintenant, c'était de la neige qui tombait, il faisait froid, les essuies glaces étaient sur la grande vitesse. Malgré cela, les essuies glaces avaient du mal à évacuer cette neige épaisse, qui encombrait le pare-brise.
Il était dix-neuf heures, René réussi à faire demi-tour sur une petite route secondaire. Toussaint, dit nous allons manger à ce restaurant, "le relais fleuri" que nous avons aperçu en arrivant, juste avant la propriété.
Regardez ou nous pourrions trouver une planque, pas trop loin de la propriété.
René roula à faible allure, doucement.
Il ne pouvait gêner personne, la route était maintenant déserte.
Tout le monde devait être bien au chaud en train de manger devant la télé.
Ils passèrent devant la grande bâtisse, ils ne pouvaient pas se tromper, les murs mesuraient au moins deux mètres cinquante de haut. Ils arrivèrent à l'endroit ou le camion avait tourné pour rejoindre la grande bastide, Toussaint, de ses yeux perçants, vit une maison sur la droite, à une cinquantaine de mètres de la route.
Tout en avançant il regarda mieux, il n'y avait aucune lumière, elle semblait inhabitée.

Le restaurant, était bien éclairé, sur sa gauche se trouvait un parking.
René alla se garer entre deux voitures, elles étaient déjà bien enneigées. Toussaint rentra le premier dans le restaurant, suivit de ses coéquipiers. La salle était bien éclairée, sur la gauche il y avait un comptoir derrière lequel se trouvait une femme. Ce devait être la patronne, elle leur fit un sourire commercial, en leur disant " Bonsoir messieurs".

La salle était à demie pleine, une serveuse leur demanda si c'était pour manger, René dit oui bien sûr, la jeune femme le regarda et lui dit, vous pouvez vous mettre où vous désirez.

Ils prirent place s'attablèrent, et pendant qu'ils regardaient le menu, la serveuse leur proposa un apéritif, quatre pastis répondit Toussaint en ayant consulté ses collègues < c'était un alcool anisé typiquement du midi de la France > puis, vous nous porterez aussi quatre bœufs bourguignons, avec une bouteille de côte du Rhône.
Pendant qu'ils sirotaient leur pastis, René s'adressa à Toussaint.
Il faudrait préparer un plan d'action tu es d'accord Toussaint. Oui, bien sûr répondit le Corse pour le moment le plus important, c'est la planque de la BMW qui passe en premier.
Je pense, qu'il faudrait attendre le petit matin pour envoyer un éclaireur ou deux dans la bastide.
Le jap se proposa le premier, c'est bon dit le chef de groupe, j'ai besoin de me dégourdir les jambes, je viendrai avec toi, jap dit Toussaint.

Le camion était rentré, il avait contourné la bastide, au fond et à droite il y avait plusieurs hangars. Momo était là, il avait déjà ouvert un hangar.
Le camion rentra à l'intérieur, l'entrepôt était grandiose, il pouvait contenir au moins six semi-remorques.
Momo et Said prirent le blond et le gros dans le Range Rover et les amenèrent dans le bâtiment annexe où se trouvait leur quartier.

Au relais fleuri, les quatre super-flics avaient mangé rapidement, tant ils avaient faim.
Ils en étaient au fromage, René dit à Polo.
tu ne te sens pas mieux maintenant ? Moi je me sens en pleine forme…
Je me sens mieux, lui répondit Polo mais il va falloir rester vigilants, car je crois que la nuit va être très longue.
Ils finirent leurs fromages, vidèrent leurs verres de vin, puis se levèrent prêt à sortir.

Dans l'annexe, les cinq malfrats dégustaient un couscous. Momo et Saïd, l'avaient préparé l'après-midi. Le gros et le blond se régalaient, tout cela était arrosé d'un bon Sidi Brahim.
< Vin d'Afrique du nord, très élevé en degrés alcool
Ce soir c'était la fête pour Momo et Said, ils avaient déjà bien bu cet après midi, avant l'arrivé du camion, plusieurs bouteilles de bière traînaient sur l'autre table, pêle-mêle avec les dominos.

La BMW n'eut pas de problème pour démarrer. Le jap s'activait pour enlever la neige sur toutes les vitres. Ils roulèrent tranquillement, René ne manqua pas, le chemin de terre qui menait à cette maison que Toussaint avait remarquée et qui semblait inoccupée.
Il avança au ralenti, au cas où un chien garderait la maison. Ce ne fut pas le cas, le chemin contournait la maison, René arrêta la BMW derrière celle-ci.
De la route personne ne pouvait voir la voiture, le jap dit, je vais faire le tour du propriétaire.
Il prit dans son sac qui se trouvait à ses pieds, la gaine et le poignard commando, qu'il accrocha à sa ceinture. Puis il descendit.

Momo et Saïd fumaient un énorme pétard < cigarette accompagnée de Cannabis > ils avaient la risée pour rien. Abdoul leur fit remarquer qu'ils déconnaient. Momo et Saïd, n'en avaient rien à foutre du conseil de Abdoul.
Abdoul était très maigre, ses deux compères l'avaient surnommé l'échalas. Il faisait peine à voir, il n'avait pas de fesses, son pantalon était trop grand pour lui, il flottait à l'intérieur.
Éviter, de faire les cons les gars dit-il. ce n'est pas le jour, surtout que le grand patron ne va pas tarder de rentrer.
L'échalas, était le gars qui s'occupait de surveiller de l'annexe, le grand portail d'entrée. c'est lui-même qui recevait les ordres par téléphone de la grande bastide, où se trouvait l'écran vidéo de surveillance.
Le gros et le blond, buvaient la Boukha, un alcool de figue très fort. Ils buvaient celui-ci comme du petit-lait. Le téléphone sonna, l'échalas répondit. Oui Sammy.
Sammy était le gars en surveillance devant l'écran vidéo dans la grande bastide.
Abdoul, je viens d'être averti, le patron arrive avec deux amies. Ils ne vont pas tarder à rentrer, tiens-toi sur tes gardes. Jafar son chauffeur et garde du corps, il m'a demandé de mettre du Champagne au frais. Ils vont sans aucun doute continuer à faire la fête, dès qu'ils seront rentrés.

La neige commençait à tomber moins épaisse, le jap avait fait son contrôle, il n'y avait rien dans la maison, et rien autour. L'heure tournait, il était une heure du matin. tout était calme, le Corse averti le jap qu'ils allaient falloir y aller.
Sors ce qu'il nous faut du coffre, on se prépare, puis on y va.
Ils enfilèrent, rapidement leurs tenues de combat, avec le bonnet de laine noir qui leur servaient de cagoules. Ils contrôlèrent leurs armes, prirent

des munitions pour le cas où il y aurait du grabuge… on ne pouvait le prévoir à l'avance.

L'échalas, était de nouveau en faction. il surveillait le portail. Momo et Saïd, avaient repris leur partie de dominos. Sur des matelas à même le sol, le gros et le blond, dormaient d'un profond sommeil. Pourtant une chambre leur avait été préparée au premier étage de l'annexe, spécialement pour eux.

Toussaint et le jap, était prêt à franchir le mur. Ils avaient suivi le mur de la nationale sur cinq cents mètres. Un petit sentier, impraticable longeait le côté ouest de la bastide.
Là, ils avaient trouvé un autre mur de ronde. Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, le Corse lança le grappin qu'il avait toujours dans son équipement. Il tira sur la corde pour voir si celui-ci était bien fixé. Ils enfilèrent leurs cagoules. Toussaint arriva en haut du mur, il ne bougea plus, il scruta l'obscurité pour voir la disposition des bâtiments par rapport à la route. Le jap était déjà près de lui.

Toussaint, fit son repérage visuel, au nord du domaine, il y avait une imposante bastide, à la droite de la bastide, c'est-à-dire à l'est il vit de grands bâtiments. Juste en face de lui, à une trentaine de mètres, un petit bâtiment. C'était l'annexe.
Avant de partir, Toussaint avait donné l'ordre à l'Albinos et à Polo, de ne pas se servir de leur émetteur-récepteur portatif, sous aucun prétexte Il avait dit, c'est moi qui vous contacterais.
Dès, qu'il eu fini son repérage, Toussaint les appela, en leur donnant toutes les informations nécessaires, pour qu'ils puissent le rejoindre, le cas échéant.

II y avait, très peu de végétation entre le mur et l'annexe. Ils avaient caché le matériel qui leur avait permis d'escalader le mur, car il savait pertinemment que Polo et René, avaient le même matériel pour escalader le mur si nécessaire.
Ils rampèrent jusqu'à l'annexe, comme deux félins. ils étaient habitués à de telles situations.
Ils avaient besoin de cette adrénaline. Tous leurs sens à ce moment-là étaient en éveil.

Le Corse, avait été dans un des plus prestigieux régiments de parachutiste, le 11e choc.

Ce régiment recruté, les meilleurs agents, et leurs futurs chefs pour leurs services d'espionnage et de renseignements. C'est dans cette unité que l'on formait les agents de la DST — Direction de la surveillance du territoire et de la DGSE — Direction générale de la sécurité extérieure.

Momo et Said, venaient de recevoir l'ordre, d'aller ouvrir le portail, leur grand patron était attendu d'une minute à l'autre.

Malgré le froid, l'albinos et Polo, étaient couchés dans la neige. Ils avaient revêtu leurs tenues de combat ainsi que leurs cagoules. Ils étaient prêts, à intervenir au moindre signe de leur chef Toussaint.
D'où ils étaient, ils virent une grosse limousine, qui rentrait dans la voie qui rejoignait le portail. René décida d'appeler Toussaint. Il prit l'appareil, mais, Polo ne lui laissa pas le temps de s'en servir, et lui dit, tu es fou ou quoi, tu veux les faire repérer ?
René dit, tu as raison, même qu'il était le supérieur hiérarchique de Polo.
Il savait, que Polo avait raison.

Le Corse et le jap, ne pouvaient pas voir passer la limousine, mais ils entendirent le moteur du véhicule tout terrain 4X4.
Ils décidèrent de se séparer. Toussaint, prit la décision d'aller inspecter les grands bâtiments, qu'il avait pu voir précédemment, depuis le mur à l'est du domaine.
Il dit au jap, essaye de voir ce qu'il y a dans cette annexe. Regarde, combien il y a d'hommes.
Ne fait surtout rien, s'en m'avertir, à moins que tu ne puisses faire autrement.

Toussaint, progressait en rampant à la force de ses coudes et de ses jambes. Il n'avait pas froid. Au contraire il transpirait. il n'était pas essoufflé, son corps était habitué à faire de tels efforts. Son sixième sens l'avertit, son instinct de chasseur d'hommes le fit stopper.
II entendit, au loin des rires, puis des voix de femmes.

De son côté, le jap, avait contourné le petit bâtiment, il était sur la droite de l'annexe.
il y avait de la lumière. Il réalisa de suite, qu'il n'était pas bien loin du portail principal.
D'où il se trouvait, il pouvait presque voir l'ensemble de la propriété.
Il vit, une grande allée, qui était bordée d'arbres. Elle partait, du portail pour aller finir derrière la grande bastide. Entre les arbres de la grande

allée, il pouvait distinguer les deux véhicules, qui étaient à l'arrêt. Les deux véhicules avaient laissé leurs codes allumés.
Elles avancèrent, subitement de concert, et le Jap, vit disparaître les deux véhicules derrière la bastide.

Toussaint, avait eu un instant d'hésitation, puis il avait continué. Maintenant il était derrière la grande demeure, il avançait comme un fauve, à l'affût d'une proie.
Les immenses bâtiments, étaient à une centaine de mètres.
Toussaint, vit les deux véhicules qui venaient de surgir du côté est de la bastide.
Elles s'immobilisèrent, un homme de type maghrébin, sorti du premier véhicule.

Cet homme ouvrit un garage, qui faisait partie des bâtiments, il gara le véhicule, referma le garage et rejoignit son complice qui l'attendait dans le Range Rover. il redémarra en faisant un demi-tour. Le premier véhicule qu'il avait rentré dans le garage était une limousine diplomatique, le Corse avait vu le fanion sur le premier véhicule, mais il n'avait pas bien vu l'immatriculation diplomatique.

Le jap, entre-temps, avait pu localiser les occupants de l'annexe. Il avait réussi à grimper à la force de ses bras puissants par la gouttière d'évacuation, venant du toit. Heureusement pour lui, qu'il n'était pas trop lourd, et qu'elle était bien fixée…
Il avait enjambé un balcon, qui donnait sur le premier étage.
Ayant forcé la fenêtre sans bruit, il était rentré comme un chat sauvage, prêt à portée des coups mortels à un éventuel adversaire.

Mais rien ne se produisit, il aurait voulu de l'action. il avait reçu l'ordre de son chef Toussaint, de ne rien faire.
Il entendit une porte qui se refermait au rez-de-chaussée avec des voix bizarres.

Momo et Said, rentraient dans l'annexe tout euphorique, le premier dit à Abdoul, je crois que le patron va se payer une bonne partie de jambe en l'air. Si tu avais vu les deux Françaises qu'il a ramenées de Paris ? Said l'interrompit, tu ne crois pas qu'il peut y avoir aussi, une femme pour Jafar son garde du corps ? Moi j'en suis presque sur.
L'échalas leur fit signe de faire moins de bruit en leur disant, vous allez réveiller les deux chauffeurs.

Le jap savait compter : les deux gars qui venaient de rentrer, plus le troisième interlocuteur, sans oublier les deux chauffeurs, plus le garde du corps, cela faisait six hommes.
Il avait maintenant, tous les renseignements que Toussaint, lui avait demandés.
Le Jap, ne savait pas encore qu'il venait d'avoir une chance diabolique. Il avait réalisé en voyant dans la pénombre de la pièce, deux matelas qui jonchaient le sol, il comprit, qu'il venait d'échapper à une mort certaine. Normalement le gros et le blond auraient dû dormir ici. Il décida de descendre de l'annexe par la gouttière, par ou il était venu, afin de se mettre à l'abri. Il enjamba la fenêtre délicatement et disparu dans la nuit.

Dans la demeure, un grand salon, était éclairé par un lustre immense. Il était tout en cristal. Des tableaux encadrés d'or décoraient les murs. Sur un sofa, un homme d'un âge mur avec une barbe en forme de bouc était à moitié nu. Il s'amusait à tripoter les deux jolies femmes presque nues elles aussi. Elles roucoulaient de plaisir, elles avaient l'air de bien s'amuser.

Jafar le chauffeur et garde du corps de ce diplomate friand de femmes françaises avait l'habitude de satisfaire tous les caprices, de son seigneur et maître.
Il était là pour faire le voyeur, sur l'ordre de son honorable patron.
Mais Jafar n'était pas de bois, il avait son sexe qui grossissait de plus en plus, si cela devait continuer, il allait faire éclater les boutons de la braguette de son pantalon.

Toussaint avec son poignard forçait la serrure du premier hangar. Il ouvrit sans faire de bruit, le referma, alluma sa lampe torche qu'il mit entre ses dents, au cas ou il aurait soudainement besoin de ses mains.

La première chose qu'il vit, il n'en croyait pas ses yeux, ce fut un jet privé!
Il commença à faire le tour de l'avion, c'était un avion respectable, sur la carlingue, des deux côtés de celui-ci il y avait deux drapeaux des émirats arabes. C'était bien le fanion qu'il avait vu sur la limousine : une bande rouge verticale, trois bandes horizontales vert blanc noir. Il ne pouvait pas se tromper.
Il décida, de passer au prochain hangar. Soudain avec sa lampe torche, il aperçut une porte en fer au fond du hangar. Il s'avança, poussa la poignée. À sa grande surprise, elle n'était pas verrouillée. Il entra sans faire de bruit.

Dans le second hangar, il vit immédiatement le semi-remorque où était inscrit, en toutes lettres "Transports Alonzo".

C'était vraiment un immense hangar, il y avait de la place pour plusieurs camions. De sa haute stature, il arrivait à la hauteur de la bâche, juste au-dessus des ridelles.
Il prit son poignard de commando et commença à couper la bâche sur deux mètres de long. En s'agrippant aux ridelles, il sauta et à la force de ses bras puissants il réussit à rentrer dans le semis remorque.
Dans la remorque, il y avait d'énormes caisses, une quantité de longs cartons empilés les uns sur les autres.
Il commença par ouvrir un carton au hasard, se que vit Toussaint le fit tressaillir de peur.
Des missiles avec guidages électro optiques, il y en avait de plusieurs modèles :
A G M-65 E MAVERICK — A G M. 62 WALLEYE.
Avec son commando il réussit à ouvrir quelques caisses en bois, alors là, il fallait le voir pour le croire : c'était des bombes !
Pas n'importe quelle bombe, elles alimentaient des avions de combat super-sophistiqués.
Il y en avait de toute sorte :
MK-82LDMK — 82 HD SNAKEYE — MK 83 LD-C B U/5 B ROCKEYE.
Toussaint, en avait assez vu pour comprendre que cette marchandise était destinée pour les émirats arabes. Il fallait faire vite, déjà il fallait sortir de ce hagard ensuite, il fallait, récupérer son équipier le jap, et en suite pour appeler le chef de cabinet du ministre.
Toussaint sortit rapidement, tout en étant très prudent. Il se faufila parmi les arbres car, si on le découvrait, il allait à une mort certaine.
Toussaint, avec se qu'il venait de découvrir, savait pertinemment que ces hommes sans scrupule ne lui feraient aucuns cadeaux. Il passa derrière le bâtiment annexe. Il rejoignit l'endroit ou il avait laissé son matériel.

Le jap était caché en attendant Toussaint. il entendit des pas feutrés qui s'avançaient dans sa direction.
Il sortit son couteau de style commando prêt à frapper. Il sauta sur l'ennemi, mais, Toussaint était sur ses gardes, il bloqua le poignet du jap au moment ou il frappait, il lui fit une prise de clos combat. le jap se retrouva par terre, tout éberlué. Quand il reconnut Toussaint, il dit ouf, tu m'as fait une peur bleue.

Dégageons vite d'ici dit le Corse, il faut le faire au plus vite. Ils récupérèrent leurs matériels, sautèrent le mur sans bruit, et rejoignirent la voiture rapidement.

Quand ils arrivèrent à la BMW, René et Polo les attendaient.
Ils commençaient tous les deux à se faire un sang d'encre, un quart d'heure de plus et ils avaient décidé d'intervenir, au risque de se faire réprimander par Toussaint. Les ordres étaient bien précis, "Attendre ses instructions", surtout ne pas bouger sans son ordre.

II était quatre heures trente du matin, Toussaint demanda au jap se qu'il avait pu récolter comme renseignements sur l'annexe, combien d'hommes, de véhicules, etc.
Le jap lui en détail de tout se qu'il avait pu voir ou entendre.
Combien d'hommes il avait pu repérer, et en plus, il savait par où il pouvait donner l'assaut si cela était nécessaire.

Toussaint, décida d'appeler le chef du cabinet du ministre. Il entendait la sonnerie, puis il y eut un déclic. On devait sans doute le mettre en relation directe avec le chef de cabinet ?

II entendit une voie ensommeillée, qui demanda qui était à l'appareil.
Il se présenta : Commissaire Sinibaldi répondit Toussaint.
Que peut il se passait de si grave, pour que vous me réveilliez à cette heure ci ?
Toussaint, expliqua en détail, tout se qu'il avait pu voir, et dit à mon avis.
C'est extrêmement grave. Le chef du cabinet écouta avec attention le récit que lui racontait Toussaint.
Avec ce qu'il venait d'entendre le chef du cabinet, n'eut pas de mal à être bien réveillé.
Maintenant, il était maître de la situation, il répondit au Corse d'une voix impérative. vous avez très bien fait de m'appeler. Il faut les stopper commissaire. c'est capital. La raison d'état est en jeu. Il va falloir que vous donniez l'assaut… !

Toussaint, répondit affirmativement, seulement il avertit le chef du cabinet, qu'il y aurait sans aucun doute de la casse. parce qu'il allait devoir face à des hommes déterminés et très dangereux.
Le chef du cabinet lui dit aussi, allez-y, je vous couvre Commissaire…

Je peux aussi, si vous le désirez commissaire, vous envoyer une brigade d'intervention, ce sera la brigade de votre ami le commissaire Mattei de la B.R.I — Brigade de répression et d'intervention.
Je vous remercie monsieur le chef du cabinet, vous pouvez le faire intervenir mais je pense que nous ne devrions pas attendre.
Très bien commissaire Sinibaldi, allez-y, je vous envoie du renfort.
Puis il raccrocha, en disant faite attention à vous et pour terminer "Bonne chasse".

Toussaint et ses hommes partirent de suite en emportant, cette fois-ci en plus de leurs armes de poings, leurs fusils à pompes. Polo prit en supplément, son fusil à lunette infrarouge, pour pouvoir tirer avec précision sur de longues distances.

Ils arrivèrent ensemble au mur où ils avaient sauté pour la première fois. Le jap était déjà sur le mur et il regardait s'il n'y avait pas de danger immédiat. Tout paraissait tranquille, les autres sautèrent le mur. Ils étaient tous habitués, à ce genre d'opération. Il y avait toujours cette appréhension avant le combat…

Toussaint, dit à René, d'après les informations que nous avons, la plus grosse partie des hommes doit se trouver dans l'annexe.
Ou, nous l'investissons tous ensemble, ce qui peut-être dangereux, si on se fait repérer de la grande bastide. Il faut prendre une décision rapidement.
Pour moi dit René, il ne peut y avoir de problème. tout dépend de notre intervention.
Que veux-tu dire par là dit le Corse ? Tu as très bien entendu, le chef du cabinet dit Toussaint à René, nous avons carte blanche, il nous couvre…
Ok dit René, si tu es d'accord j'ai peut-être une solution.
Vas-y René, explique-moi ton plan dit Toussaint.

René, prit la parole en disant : Polo devrait se poster derrière l'annexe, il pourra nous couvrir tout en surveillant la bastide et en même temps le portail d'entrée, pendant que nous donnerions l'assaut de l'annexe.
Toussaint réfléchit un instant et il fut d'accord, il fit signe à ses autres équipiers pour leur demander leur accord. Le Jap et Polo, furent d'accord aussi.
Polo, alla repérer la meilleure position pour lui, ainsi il pourrait bien ajuster son tir.
Dès qu'il fut prêt, il fit signe à ses amis qu'ils pouvaient donner l'assaut.

À l'intérieur de l'annexe, Momo et Said étaient avachis sur la table où il traînait plusieurs canettes de bières parmi les dominos.
Le gros, ronflait à côté du blond, ça ne le gênait pas trop, il était fatigué car il avait abusé de l'alcool de figue, et il avait une bonne migraine.
Abdoul, l'échalas avait la tête entre ses mains, accoudé sur la table d'où il devait normalement surveiller le portail. Mais un peu l'alcool et la fatigue, Abdoul dormait paisiblement.

Cette fois on y était, ils allaient pouvoir donner l'assaut. Le jap décida d'arriver par le premier étage de l'annexe, mais dit-il, laissez-moi cinq minutes, comme ça, on pourra les prendre en revers.

Le sang commençait à bouillir dans leurs veines, ils étaient en transes.
Le jap était déjà au premier de l'annexe, II n'eut pas le temps d'attendre, un bruit sec retentit au rez-de-chaussée, René de ses cent trente kilos venait de faire exploser la porte, il se trouva nez à nez avec l'échalas par le choc de la porte il venait de tomber de sa chaise.
Il n'eut pas le temps de bouger, René lui mit une manchette à la base du cou d'une force phénoménale, ce fut radical la tête de l'échalas fut désarticulée. René lui avait brisé les vertèbres cervicales, la mort était au rendez-vous.
Les autres furent surpris, surtout Momo et Saïd. Ils étaient encore dans les nuages, suite à leur fumette et à leurs beuveries. Ils commencèrent à prendre quelques coups de têtes, et plusieurs coups de pied en répétitions par le jap qui ne leur fit pas de cadeaux. Ils n'avaient pas eu le temps de s'en apercevoir, le temps qu'ils réalisent, ils étaient en sang. Le légionnaire les avait massacrés sans qu'ils puissent réagir.

Le blond et le gros avaient été surpris, mais tous les deux eurent le temps de prendre leurs armes. Ce qu'ils n'auraient jamais dû faire !
Toussaint, n'avait pas le choix, il tira avant le gros, la première chevrotine fit reculer Makhlouf de quelques mètres.

Pendant ce temps dans la bastide, Jafar le garde du corps, était en train de faire l'amour à une Française que son maître avait ramenée de Paris.
Il lui sembla avoir entendu un bruit sourd, mais il était tellement bien entre les cuisses de la blonde, qu'il n'y porta pas cas, tant son désir était prêt de la jouissance.

Dans l'annexe, malgré la décharge de chevrotine qu'il venait de recevoir, le gros avait eu encore la force, de sauter sur le Corse, mais, Toussaint

avait déjà sorti son poignard de commando, d'un coup violent le lui enfonça dans le ventre. Malgré la puissance du coup, le gros de ses puissantes mains entoura le cou de Toussaint, et il commençait à l'étouffer.
Le Corse allait perdre connaissance, il réagit avec la force du désespoir.
Très vite, il retira la lame du couteau du ventre du gros, et d'un coup net et précis, lui transperça la carotide.

Au même moment au fond de la grande pièce, le blond se battait avec une grande agilité contre René.
Même que l'albinos était beaucoup plus lourd que lui, le blond avait réussi à le faire tomber, et en même temps lui portait un coup de couteau au cœur. René, vit le coup venir et l'évita de justesse mais il reçut quand même le coup de couteau. La lame rentra profondément dans son épaule gauche, la douleur le fit réagir, il attrapa le poignet du blond et força de toute sa puissance avec ses deux mains, un bruit sec se fit entendre.
René venait de briser le poignet du blond, celui-ci poussa un cri de douleur,
Mais ce n'était pas terminé pour le blond, René reprenait l'avantage, il fit passer le blond sous lui, puis il le matraqua avec ses énormes poings. Le sang commença à gicler, René était fou de rage. Il sortit son poignard et l'enfonça de toutes ses forces dans sa poitrine du blond. Le blond eut un râle, et un filet de sang sorti de sa bouche. René allait lui en porter un second coup, mais une poigne de fer l'arrêta, c'était Toussaint. Il lui dit "c'est bon René, je crois qu'il a son compte". René après une hésitation écouta son chef, il le lâcha, la tête du blond alla cogner contre le carrelage.
Le Corse en voyant saigner René, lui demanda s'il pouvait tenir le coup encore une dizaine de minutes. René lui répondit, je peux tenir le coup et surveiller ces lascars pendant que vous terminiez l'opération.

Jafar, avait fini ses ébats avec la Française, il descendit voir si tout aller bien, il s'arrêta voir Sammy, mais celui-ci dormait tranquillement devant sa vidéo de contrôle.
Ce qui chagrinait le plus Jafar, c'était Momo et Said, il savait que souvent après "leurs fumeries, et leurs beuveries", cela tournait au drame.
C'est ce qu'il lui vint en premier à l'esprit, il décida d'aller faire un tour à l'annexe. il était juste devant la grande bastide, et il s'approchait assez rapidement de l'annexe.
Polo, avait entendu le coup du fusil à pompe, il était étonné que personne ne réagisse. il pensa que la bastide, était assez loin pour que personne

n'ait entendu le bruit sourd de la déflagration. Ou alors que les occupants devaient dormir profondément.
C'est à ce moment précis, qu'il aperçut Jafar. il devait être à environ à deux cents mètres. Il n'hésita pas une seconde, il épaula son fusil à lunette, il visa, la petite lumière rouge dans son viseur était fixée sur le cœur de Jafar.
Polo eut un moment de réflexion, puis il tira sans aucune hésitation, il y eut un bruit sec. Dans sa lunette, Polo, vit Jafar porter la main à sa poitrine. il tomba. Jafar avait reçu la balle en plein cœur.

Dans l'annexe, tout était terminé. Momo et Said, étaient en sang, ils avaient été ligotés. Abdoul, n'avait pas eu aucune chance de s'en sortir vivant. Il était mort sur le coup, vu la puissance du coup porté par René, au bon endroit. Quant au gros, il avait pris une décharge de chevrotine en pleine poitrine ainsi qu'un coup de poignard que Toussaint lui avait donné dans le ventre pour éviter de mourir étouffé et pour terminer Le corse lui avait transpercé la gorge.
Le blond, était lui aussi dans un triste état, il devait avoir la mâchoire cassée le nez avait explosé et le coup de poignard dans la poitrine lui avait brisé le sternum, sans oublier que René lui avait brisé le poignet auparavant.

Sammy qui était assoupi devant son écran vidéo, ouvrit un œil, regarda sa montre il était cinq heures quarante. Il voulut appeler Abdoul, mais il n'eut pas le courage, et puis se dit-il, si, il y avait eu quelque chose, Jafar m'aurait averti.
Il replongea dans ses rêves les plus intimes, ou il se trouvait au bord de la mer sous un soleil éclatant, au beau milieu de belles filles en maillots de bain, il assouvissait ses fantasmes les plus secrets.
Il n'entendit pas venir le jap, qui lui assena un puissant coup de crosse sur la tête, le cuir chevelu éclata, la tête retomba sur le côté. Sammy était sonné, il avait son compte.

À l'entrée du portail, un peu en retrait, trois voitures venaient de s'immobiliser. Plusieurs hommes, tous habillés de noir avec des brassards où étaient inscrits Police, commencèrent à investir les lieux.

Le diplomate était blotti dans les bras d'une femme. Dans un lit, qui avait dû être fait sur mesure, vu sa grandeur. Une autre femme toute nue à ses côtés, dormait paisiblement, elle était ravissante avec sa croupe bien cambrée, qui laissait entrevoir sa toison bien fournie.

Tout se passa très vite, Toussaint n'avait pas eu de difficultés pour rentrer dans la chambre, car la porte n'était même pas verrouillée !
II rentra dans la chambre, armé de son fusil à pompe. d'une voix forte et autoritaire, il annonça « Police que personne ne bouge, il ne vous sera fait aucun mal, ce n'est qu'un contrôle d'identité ».

Les trois personnes, qui se trouvaient dans le grand lit, furent surprises et hébétées. Par réflexe où par pudeur, ils se couvrirent. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. A ce moment là, le jap arrivait en renfort, il fouilla la chambre et pris l'arme un pistolet béretta de calibre 9 millimètres qui se trouvait dans la commode de nuit.

Polo, était resté à sa place pour pouvoir couvrir ses deux coéquipiers, si cela était nécessaire.
Il ne pu voir les hommes en noir, qui étaient derrière lui. Les gars de la "B R I" — Brigade répression et d'intervention, avaient remarqué la position allongée, ainsi que la tenue de combat de l'homme qui portait une cagoule noire et qui était muni d'un fusil à lunette, ils comprirent de suite, que ce devait être un tireur d'élite d'un des commandos de la Police.
Les deux hommes se jetèrent à ses côtés sans bruit. Polo fut surpris par leur rapidité, il fut soulagé que ce fût des amis, en voyant les brassards de police.
René était blessé, il avait une douleur lancinante au niveau de l'épaule.
Il était resté dans l'annexe pour surveiller tout son monde. Le gros, avait gémi un bon moment, puis il ne l'avait plu entendu. René en avait déduit qu'il avait passé l'arme à gauche. Il pensa"Toussaint ne lui a pas fait de cadeau au gros".
Les hommes du commissaire Mattei, envahirent l'annexe, René, failli tirer. Mais son instinct de policier, le fit réaliser en voyant en un éclair de seconde les brassards de police, il ne tira pas. Il fut soulagé qu'ils soient là. Car, avec le sang qu'il avait perdu, il était prêt à s'évanouir. Les trois hommes de la "B.R.I se précipitèrent sur lui pour le soutenir, et lui donner les premiers soins.

Le reste des hommes de la B. R. I. — Brigade de répression et d'intervention, rentra dans la bastide, ils se séparèrent pour investir les lieux, mais en faisant le tour du propriétaire, ils comprirent de suite qu'il ne restait pas grand-chose à faire, ils purent constater que le travail était terminé, à leur entière satisfaction.

Mattei le grand chef de la "B.R.I — Brigade de répression et d'intervention, était un homme d'une quarantaine d'années. Il était petit avec un bouc qui ornait son visage rondouillard.
Il s'approcha de Toussaint et lui dit en Corse, félicitations mon grand tu as fait du bon boulot. Je vois que tu n'as pas eu besoin de nous, pour nettoyer les lieux.

Effectivement dit, Toussaint, je n'ai pas eu le choix. Je ne pouvais pas prendre le risque qu'ils puissent s'envoler avec leurs jets et leurs marchandises.
Il dit à Mattei, va voir ce qui se trouve dans les hangars, et tu comprendras pourquoi, nous avons été obligés d'agir rapidement, sans attendre ton intervention.
Je te laisse tout le sale boulot, mais ne m'en veux pas Mattei, j'ai un de mes hommes qui est gravement blessé. La suite des opérations et de ta compétence, tu vas avoir du boulot.
J'espère que tu me tiendras au courant de l'évolution de l'enquête.
Il lui donna une poignée de main puissante, se qui provoqua un petit rictus de douleur au coin des lèvres de Mattei. Le chef de la "B.R.I — Brigade de répression et d'intervention comprit le geste brutal du corse.
Il savait que Toussaint venait de passer une dure épreuve, il ne lui en voulait pas de lui avoir écrasé la main, il pensa que Toussaint devait être encore sous tension nerveuse.

Toussaint récupéra Polo et le Jap, deux des hommes de Mattei avait déjà emmené René au plus proche hôpital, car la blessure semblait grave.
La première chose que fit Toussaint en partant du domaine, ce fut aller prendre des nouvelles de René qui avait été transporté d'urgence.
De suite après, il appela le chef du cabinet pour faire son rapport, sur la mission accomplie pour que le chef du cabinet puisse prendre toutes les mesures nécessaires.

II y avait eu pas mal de casse du côté du diplomate. Par contre, seulement un des hommes de toussaint avait été blessé de son côté, il lui fallait la confirmation qu'il était couvert.
Le chef du cabinet du ministre de l'intérieur le tranquillisa, en suite il le félicita, en lui donnant rendez-vous au quai d'Orsay, le lendemain à dix heures précises.
Toussaint était fier, ils avaient réussi leurs missions sans trop de dégâts, malgré la blessure de René.

À la clinique, Toussaint c'était renseigné sur la blessure de René, le médecin qu'il avait eu au téléphone lui avait confirmé que la blessure n'était pas trop grave, la seule chose embêtante pour René, c'est qu'il avait perdu beaucoup sang. Le médecin lui précisa qu'il serait obligé de lui faire une transfusion de sang pendant l'opération. Le docteur le rassura, il lui dit votre ami à une forte constitution physique, il récupérera très vite, je peux vous le certifier. il sera très bientôt parmi vous.

Dans la voiture en rentrant vers Paris, les quatre amis et super-flics étaient tristes. ils pensaient à leur coéquipier blessé.
René était seul, il n'avait aucune famille.

René, avait été élevé par la DASS- Direction Action Sociale et Sanitaire-
Il était très jeune à la mort de ses parents à la suite d'un accident de la route.
En suite, à l'âge de 18ans, il s'était engagé dans la marine nationale cela fut pendant quelques années son nouveau foyer.
C'est ainsi qu'il fut recruté par Toussaint Sinibaldi pour rejoindre cette unité d'élite de la police.

Le Corse brisa le silence, il leur dit : Ce soir, nous pourrons aller voir René, il sera réveillé. Profitez de vous reposer, moi je vais en faire de même.
Je passerai ce soir à dix-huit heures chez Maryse, à la nation, pour vous prendre si vous êtes d'accord ?
Le Jap, n'hésita pas une seconde pour répondre et dit à Toussaint il n'y a aucun problème. au contraire, tu nous fais plaisir de nous le proposer répondit Polo, en même temps que le jap.
Ils étaient arrivés à destination, il fallait se quitter, Polo et le Jap descendirent du véhicule.

Toussaint, leur fit un signe de la main en les quittant, il redémarra sans aucun enthousiasme dans la circulation parisienne.

Chapitre 2

Félicitations, Promotions

Toussaint et ses deux coéquipiers étaient arrivés à la clinique Beauregard vers sept heures trente, pour voir René. René était réveillé mais encore sous effet anesthésique. Il fut très heureux de voir ses coéquipiers.
La première chose qu'il leur dit : Vous voyez, je suis encore solide, il en faut plus pour que ça pour m'éliminer. On ne me tue pas comme ça, dit René
J'espère que je ne lui ai pas fait de cadeau au blond, à ce spécialiste des arts martiaux, il m'en a vraiment fait baver cet énergumène, de toute façon, il ne faisait pas le poids.
L'énergumène qui t'a blessé est dans un état désespère. Il est dans le coma en salle de réanimation, les autres blessés qui faisaient partie de leur bande, sont à l'hôpital de l'hôtel-dieu, salle Cusco à Paris, dit Toussaint.

Pour le moment pense à te soigner René, c'est que nous, on a encore besoin de toi, lui dit Polo.
Si cela peut te consoler René, le premier que tu as frappé, il se trouve à la morgue maintenant, alors que toi, d'après ce que je vois, tu te portes déjà comme un charme.
Polo, disait cela à l'albinos, "histoire de lui remonter le moral"
Bon, trêve de plaisanterie, dit Toussaint, qu'a dit le chirurgien, au sujet de l'opération ?
René répondit que s'il n'y avait pas de complication "postopératoire", qu'il pourrait sortir, dans une bonne dizaine de jours.

Pendant ce temps, le jap n'avait pas dit encore un seul mot, il regardait René, il vit qu'au dessus celui-ci, sur le côté, il y avait un genre de trépied

où pendait une bouteille remplie d'un liquide jaunâtre, qui reliait le bras de René à une tubulure en plastic.
C'était sans aucun doute une perfusion. Ils restèrent une bonne heure. Une infirmière leur fit comprendre que les visites étaient terminées.
Avant de partir, le Corse dit à René, ne te fait pas de soucis, on se débrouillera pour venir te voir.
Ils laissèrent le sac qu'ils avaient amené à René, avec quelques friandises et du nécessaire de toilette. Ils sortirent de la chambre en lui faisant un signe de la main.

Le lendemain matin, Toussaint attendait pour être reçu par le chef du cabinet du ministre de l'intérieur.
Il y avait seulement cinq minutes qu'il attendait lorsqu'une personne lui fit signe qu'il pouvait rentrer.
Le chef de cabinet attendait Toussaint, il était devant la porte.
Il s'avança vers le Corse, en lui tendant la main, bonjour cher commissaire, comment va votre homme qui a été blessé ce matin ?
Assez bien, Monsieur le chef de cabinet répondit-il je vous en remercie.
"Bon Sinibaldi" nous allons directement au fait, il y a eu trois morts, sans compter un quatrième, qui est dans le coma en salle de réanimation, le ministre n'est pas à prendre avec des pincettes.
Je sais très bien que vous avez fait du bon travail, et en plus, la saisie des armes a été très bonne. Je ne peux que vous en féliciter.
Il dit si cet armement était arrivé à destination, surtout que nous savons maintenant à qui elles étaient destinées, cela aurait pu être catastrophique.
Il fit un temps d'arrêt, et dit, je vous sers un verre commissaire ? Je vous propose du très bon Champagne ou un bourbon, que préférez-vous ?
Un bourbon, répondit Toussaint.
Eh bien moi de même, répondit le haut fonctionnaire.
Après avoir servi les verres, il reprit la conversation, il dit à Toussaint.
Je pense qu'avec la collaboration d'Interpol, nous allons pouvoir arrêter toute la filière rapidement.
Tout en buvant son verre, il lui dit aussi, pour le ministre ne vous tracassez pas, je m'en occupe, II ne devrait pas avoir de suite à cette affaire qui a eu des conséquences néfastes, ce n'est pas dans notre intérêt, qu'elle soit ébruitée.
Prenez quelques jours de congé vous l'avez bien mérité, je vous contacterai, le cas échéant, mon cher Sinibaldi.
Toussaint pensa de suite à René, je voudrai bien dit-il mais qui va s'occuper de mon homme qui est blessé, c'est qu'il n'a pas de famille, et je lui ai promis de m'occuper de lui.

J’y ai pensé Sinibaldi, je me suis mis d’accord, avec le commissaire Mattei, il sera très heureux de vous rendre ce service. Il y aura toujours un de ses hommes, qui prendra le temps pour aller le voir, et pour lui porter ce qui lui est nécessaire.
Le corse fut tranquillisé, il ne pouvait pas laisser René sans soutien.
Eh bien, commissaire, j’attends pour vous, et votre groupe, vos nouvelles affectations. Il me manque que la signature du ministre pour que vous puissiez avoir vos nouvelles cartes, que j’aurai sans doute dans très peu de temps.

À partir de maintenant, vous pouvez vous considérer comme le grand patron du nouveau groupe que nous avons créé ensemble et tous les services d’action de la police seront dorénavant sous votre autorité, Toussaint n’y croyait plus, et voila que le haut fonctionnaire venait de lui annoncer cette nouvelle de vive voix.
Le chef du cabinet se leva, il s’approcha du Corse, et lui dit familièrement, maintenant que vous êtes un grand patron, vous devez le savoir, Toussaint, moi aussi, je suis un corse, comme vous. Nous sommes de la même île.
Quand nous serons ensemble, tous les deux, je vous autorise à m’appeler par mon nom de famille, il s’appelait, Santoni Antoine, il était originaire de Sartène, un très beau village avec ses coutumes. Tous les habitants de cette île de la Corse et même des étrangers, venaient de très loin chaque année, pour assister à l’événement du "Porte-croix". C’était vraiment une religion, de participer à cette réunion.
Chaque année pour le Vendredi Saint, dans les rues de Sartène
un homme en cagoule rouge, une lourde chaîne aux pieds
parcours la ville en portant une immense croix.
Personne jamais ne connaîtra son nom. Ô non Personne…
Personne…

Santoni était un homme de taille moyenne, très mat de peau, il avait une légère calvitie, sur le devant du crâne, il était très élégant, il portait un costume trois pièces, discret, avec un nœud de papillon sur une chemise blanche immaculée, il portait, très bien là soixantaine, le chef du cabinet du ministre de l’intérieur.
Toussaint lui dit : Je ne sais pas si je pourrai me permettre de vous appeler par votre nom de famille monsieur le chef de cabinet. Le chef du cabinet, lui dit ceci…
Venez donc un de ses soirs à la maison, ma femme donne une petite réception, dans quelques jours. Vous pouvez venir si vous le désirez,

nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance, ce sera l'occasion de vous présenter à ma famille et cela sera beaucoup plus facile pour vous, Toussaint le remercia et dit Je vous remercie Monsieur Santoni.
Par bonheur, vous voyez que vous pouvez y arriver, si vous le voulez, mon cher Sinibaldi. Je vous contacterai en temps voulu. Si vous êtes encore à Paris, je compte sur vous, pour la réception.
Santoni s'approcha de la porte pour faire comprendre à Toussaint que l'entretien était terminé.
Toussaint attendit que Santoni lui tende la main, à bientôt, cher commissaire lui dit le chef du cabinet du ministre de l'intérieur.

II récupéra son véhicule de service, une 405 turbos diesels. Il rentra chez lui à la Bastille.
Quartier populaire de Paris.
Dès qu'il fut rentré, il appela ses deux coéquipiers. Il voulait fêter l'événement avec eux. Ils étaient tous les deux chez eux. Il faut dire qu'ils habitaient deux appartements différents, dans le même immeuble. C'était pratique, surtout pour eux quand ils n'étaient pas en mission, ils mangeaient ensemble chez Maryse, à la nation. Pour le reste, quand ils n'étaient pas en mission, ils étaient toujours ensemble, c'étaient de vrais amis.
Toussaint avait eu Polo au téléphone en premier, et de suite après il avait pu avoir le jap. comme tous les deux habitaient le quartier de la nation, ils se donnèrent rendez-vous chez Maryse.
"Le rendez-vous, avait été fixé, à vingt heures".
Ils arrivèrent pratiquement ensemble, le jap l'interrogea en premier, Toussaint qu'est ce qu'il se passe. Rien de grave au moins ? Rien de grave répondit Toussaint au contraire, c'est plutôt une bonne nouvelle. Fais nous servir à boire Polo. C'est dommage que René ne soit pas avec nous, mais ce n'est qu'une partie remise. Cela ne nous empêchera pas de faire la fête une nouvelle fois avec lui, comme ça, on pourra fêter, son rétablissement, et par la même occasion sa nouvelle promotion.
Le comptoir était complet c'est dire que l'établissement d'Maryse travaillait.

Maryse était une femme, dans la force de l'âge elle avait une quarantaine d'années. Pour son âge elle était très bien conservée. Elle avait un corps de vingt ans, un beau visage avec des lèvres pulpeuses et une forte poitrine, bien galbée. Le côté face n'avait rien à envier à l'autre côté. Elle avait de très longues jambes sur un derrière bien cambré, "elle était

vraiment appétissante Maryse". À peine vit-elle le corse qu'elle s'approcha de lui, elle l'embrassa en disant tout haut voilà mon gâté !
Tous les clients du bar regardaient l'événement car ce n'était pas dans les habitudes d'Maryse de faire des bises à n'importe qui.
S'adressant à Maryse, Toussaint lui demanda, tu pourras peut-être nous faire dîner, s'il te reste quelque chose de bon, car mes amis et moi-même nous devons fêter une promotion.
Dès qu'ils entendirent cela, Polo et le Jap pensèrent de quoi il pouvait s'agir.

Depuis qu'ils avaient été recrutés par Toussaint, il leur avait dit que le chef de cabinet s'occuperait pour créer un nouveau service et bien sûr, qu'ils en feraient partie. La nouvelle était là, ils n'en croyaient pas leurs oreilles.
Ils se mirent à tables, après plusieurs tournées Toussaint commanda une bonne bouteille de Médoc, avec un bon canard aux olives. Ils allaient sans aucun doute se régaler.

Toussaint leur annonça la bonne nouvelle, vous avez devant vous le patron de tous les services des brigades de chocs de la P. J. Le chef du cabinet me l'a confirmé ce matin même. Le Corse leur annonça la nouvelle promotion de René, il passait commissaire adjoint, tandis que tous les deux, vous prenez le grade inspecteur divisionnaire. Vous êtes en fonction dans l'immédiat mais vous aurez vos cartes que dans quelques jours seulement.
Les deux amis furent très heureux et dans un élan de joie, ils décidèrent de finir le repas par une bonne bouteille de Champagne.
Polo appela la serveuse, une fille d'une trentaine d'années, jolie, avec un corps parfait.
Elle n'avait pas de gros seins, mais sous sa robe moulée, on distinguait, un postérieur proéminent, bien dessiné. Elle s'avança toute souriante en jetant un regard coquin à Toussaint.
Polo lui demanda son prénom, car elle était toute nouvelle dans l'établissement. Il n'avait pas eu encore l'occasion de lui adresser la parole.
Elle lui répondit, je m'appelle Sabine dit-elle, toujours en regardant si le corse portait l'attention sur elle. Pouvez-vous nous apporter, s'il vous plaît, une bouteille de don Pérignon dit Polo ?
Sabine répondit, tout de suite Messieurs, puis elle repartit tout en remuant sa belle croupe, dans l'espoir que Toussaint la regardait.

Ses deux hommes, avaient vu le manège de la jeune femme. Le jap dit au Corse, je crois que tu vas bien terminer la soirée Toussaint.
Il ne le contredit pas car il n'était pas contre cette idée-là. C'est vrai, la fille l'attirait physiquement. Le temps avait passé devant quelques verres de champagne…
Il y avait maintenant beaucoup moins de client. Il restait quelques personnes à table qui terminaient leur repas.
Les trois hommes, d'un commun accord décidèrent d'inviter Maryse et par la même occasion Sabine, à boire une coupe de Champagne avec eux. Tout en continuant à s'occuper de leurs derniers clients, les deux femmes se joignirent à eux, elles étaient toutes heureuses et fières d'être en leur compagnie.
Le Corse ne laissa pas passer l'occasion de faire comprendre à Sabine qu'il était seul ce soir, et qu'il l'invitait à boire un dernier verre, si elle était d'accord, dans un bar huppé de la capitale. Tout en faisant bien attention qu'Maryse ne s'aperçoive de rien.
Pourtant il ne s'était jamais rien passé entre Maryse et lui et c'était peut-être ça le problème, Toussaint s'était arrangé pour donner rendez-vous à Sabine. Ils terminèrent leurs coupes de Champagne et décidèrent de s'en aller.
Toussaint fit la bise à la patronne, puis il jeta un regard complice à Sabine. Ils sortirent. Polo et le jap était à deux pas de leur immeuble. Ils rentrèrent tranquillement à pied. Ils avaient passé une bonne soirée, ils étaient heureux de leurs nouvelles promotions.

Toussaint avait donné rendez-vous à Sabine dans un bar très connu à Montmartre,"le chat botté".

Sabine avait dû rouler vite et trouver une place de suite, car elle était déjà attablée devant un verre.
Quand Toussaint rentra, il la vit immédiatement. Il n'hésita pas, il s'avança vers elle et lui fit un léger baiser sur ses lèvres. Elles étaient brûlantes de désir.
La salle était remplie de poètes, d'écrivains connus, et de musiciens.
Il y avait une ambiance sociable. La vie paraissait si simple, on se sentait à l'aise dans cet établissement nocturne.
Ils étaient attablés, tous les deux, devant un whisky coca et une coupe de Champagne. Toussaint brûlait de désir de la prendre dans ses bras mais ce n'était pas dans son genre à le faire en public, II prit sa main de Sabine sous la table et la posa délicatement sur son sexe tendu. Elle ne dit rien, elle était consentante.

Sabine décida qu'il ne fallait pas le faire attendre, ils se mirent d'accord de terminer leurs verres et d'aller dans le plus proche hôtel.
Ils se levèrent de concert. Heureusement que Toussaint avait son manteau en cuir, celui-ci cachait bien la proéminence son désir.
Ils n'eurent pas besoin d'aller bien loin. En descendant les escaliers de la butte Sabine vit l'enseigne lumineuse où il y avait inscrit, en lettres multicolores "Hôtel des poètes".

C'était un hôtel modeste, avec deux étoiles. Ils demandèrent une chambre pour la nuit. Le gardien les regarda avec un petit sourire complice et leur donna la chambre vingt-deux.
À peine la porte fut-elle, ouverte que Sabine se jeta au cou de Toussaint. Elle commença à l'embrasser dans le cou, défit la ceinture du pantalon de Toussaint.
Elle le lui enleva et resserra son étreinte autour d'elle. Pendant ce temps,
Toussaint avait déboutonner la robe derrière Sabine et de ses deux mains lui caressait les fesses, doucement, lentement. Il la sentit se tendre, devenir moite sous ses doigts qui continuaient leurs tendres explorations, jusqu'à son intimité. Ils se déshabillèrent précipitamment tant leur désir était grand. Il lui enleva le slip, lui embrassa les seins et avec sa langue lui titilla les mamelons. Elle le guida tandis que sa tête, contre son ventre, descendait jusqu'à la douce toison.
Il enfuit son visage dans son sexe, se grisant de son odeur et de son goût.
Elle respirait de plus en plus vite, ses muscles se raidissaient et ses hanches entamèrent un mouvement de houle.
Toussaint la souleva, et l'emmena sur le lit où il la déposa avec précaution, s'allongeant à ses côtés. Il l'enlaça étroitement. Elle sentait contre elle toute la force tendue de son désir. Elle enroula une jambe autour de ses hanches et l'attira vers elle jusqu'à ce qu'il la pénètre doucement, sans le moindre effort.
Ô souffla-t-il comme elle ondulait contre-lui de plus en plus profondément et de plus en plus vite. Elle haletait, poussait de petits cris de plaisir. Il eut le souffle court, lui aussi. Toussaint laissa échapper un grognement bestial.
Elle était étendue à côté de lui, Sabine après cet orgasme elle s'était assoupie.
Il se leva doucement pour ne pas la réveiller, la couvrit et commença à s'habiller.
Il lui laissa un mot sur la petite table de nuit, lui disant qu'il avait passé une merveilleuse soirée et en lui laissant le numéro de son domicile personnel, au cas où elle voudrait le contacter.

Toussaint sortit sans faire de bruit pour éviter de la réveiller. Il la regarda une dernière fois avant de sortir. Sabine lui avait donné un plaisir intense, maintenant le travail l’attendait.
il ferma la porte avec regret puis rentra directement chez lui.

II était huit heures trente du matin, quand il entendit sonner à son domicile,
Boulevard Beaumarchais. Il dormait paisiblement. Il se demanda qui se pouvait être. Il était seulement vêtu d’un caleçon, "il était costaud Toussaint, c’était un bel athlète".
Il décrocha son téléphone de l’entrée et demanda qui était là. Il entendit dans son récepteur
Commissaire divisionnaire Sinibaldi ?
Oui répondit le Corse, commissaire, ici l’inspecteur divisionnaire Grimaldi je m’excuse de vous déranger Commissaire, j’ai reçu l’ordre de vous emmener de toute urgence au quai des Orfèvres. Le directeur de la PJ, veut vous voir personnellement.
Ok, répondit Toussaint je descends, de suite.
Il enfila un pantalon, un polo et un blouson en cuir noir assortis à ses chaussures. Il descendit rapidement pour ne pas faire attendre le fonctionnaire de police.
L’homme qui l’attendait, devant la porte de son immeuble, était assez grand.
Il portait une moustache fine. Il salua Toussaint dès qu’il le vit, il lui indiqua la voiture, une "Renault 21" grise. Il mit la sirène pour pouvoir aller plus vite. Avec la circulation qu’il y avait à cette heure-là, ils mirent un temps record.
Ils rentrèrent au 36 quai des orfèvres vingt minutes plus tard.
Le directeur de la "PJ" l’attendait, il fit rentrer Toussaint dans son grand bureau capitonné.
Je vous ai convoqué, monsieur le divisionnaire, car j’ai reçu l’ordre de monsieur le chef du cabinet, de vous présenter tous les chefs de services qui seront dorénavant sous votre autorité.
Le directeur fit rentrer trois hommes. Il les présenta un après l’autre à Toussaint
Commissaire Josselin, le patron du R. A. I. D. — Recherche assistance intervention dissuasion.
Commissaire Venture patron du, "G.I.P.N." — Groupe d’intervention de la police nationale.

Le Commissaire Mattei patron de la"B.R.I. — Brigade de répression et d'intervention. D'ailleurs je crois, que les présentations ne sont pas nécessaires, dit-il en regardant Mattei, vous avez déjà travaillé ensemble sur la dernière affaire de trafics d'armes.
Les présentations sont terminées messieurs les commissaires.
Je vous laisse avec votre nouveau chef de service, le commissaire divisionnaire Sinibaldi.

Toussaint fit rentrer les trois commissaires dans une petite salle de conférence. Elle était meublée d'une grande table avec de belles chaises en bois massif. Le Corse leur proposa de s'asseoir et leur dit : Je voudrai déjà mettre quelques détails au point qui sont très importants pour moi.
Voilà ce que je vous propose, j'aimerai bien que dans l'immédiat, premièrement, éviter la guerre des polices dans nos services. Je souhaite aussi, que toutes nos forces de police n'en face plus qu'une, pour que nous puissions coordonner tous nos renseignements et tous nos efforts ensemble. En suite, que nous essayons d'être tous, sur la même longueur d'onde. C'est que maintenant, vous le savez aussi bien que moi, avec les nouvelles forme de gangstérismes et en plus, avec les vagues d'attentats que nous subissons, nous n'avons plus droit à l'erreur. Il faut que nous soyons soudés les uns aux autres, pour que nous puissions avoir des résultats positifs.
Bien sûr, vous restez vos propres patrons dans vos propres services, il en va de soit.
Mais des qu'il y aura une grosse affaire, je veux qu'elle soit mener de concert.
Mattei prit le premier la parole : Pour moi, Toussaint il n'y aura aucun problème, tu peux compter sur moi et sur mes hommes, Venture et Josselin, les deux autres commissaires, furent d'accord avec Mattei.

Toussaint demanda à Mattei si l'affaire de Fontainebleau était terminée, s'il n'avait pas eu trop de problèmes.
Mattei répondit : il y a eu plusieurs morts, nous sommes en train de les passer au fichier central, pour savoir si ce n'est pas de vieilles connaissances à nous.
Pour le reste répondit-il c'est la routine, j'ai dû faire passer le dossier aux "Renseignements généraux"car ce n'est plus de ma compétence, c'est la leur maintenant.
Pour le blessé qui était dans le coma, il est décédé cet après-midi dit pour finir le commissaire Mattei.

De toute façon, ils ont eu que ce qu'ils méritaient dit Toussaint, c'était eux ou nous.
D'ailleurs, l'un de mes hommes est grièvement blessé, suite à un coup de poignard du blond. C'est René Favier, une force de la nature, grâce à sa force physique, il a réussi à sauver sa vie. Puis, il termina l'entretien en leur disant : Dès que mon bureau sera installé, je vous inviterai à sabler le Champagne. Sur ce, Messieurs, je vous laisse à vos occupations, dit Toussaint.

Chapitre 3

Cavale sans issue

II faisait une belle journée sur la Haute Garonne. Un fourgon cellulaire qui sortait du palais de justice de Toulouse allait rejoindre la centrale de correction de Muret, avec à son bord deux dangereux malfaiteurs. Ils étaient enchaînés et enfermés chacun dans une cage roulante d'un mètre carré de surface.
Ils venaient d'être jugés et ils avaient écopé de trente années de prison, sans remise de peine.
Le chauffeur vit au loin un accident, des véhicules étaient en travers de la route.
Deux motards de la gendarmerie escortaient le fourgon. Un motard était devant, il ouvrait la route, l'autre suivait le fourgon.
Le second, n'avait pas remarqué, parmi les autres véhicules, une voiture de marque golf GTI, avec trois individus à l'intérieur qui les suivaient le plus discrètement possible.
Le premier motard avait ralenti, il s'apprêtait à faire dégager les véhicules, tout en étant sur ses gardes.
Il n'eut pas le temps de sortir son arme de service, il reçut une rafale de mitraillette en pleine poitrine. Il perdit le contrôle de sa moto qui alla percuter un arbre longeant la nationale.
Le second motard, eut le temps de sortir son arme. Il n'eut pas l'occasion de s'en servir, il reçut plusieurs balles dans le dos. La moto continua sa course pour aller percuter l'arrière gauche du fourgon, et termina sa course sur le terre-plein.
Le chauffeur et le convoyeur furent surpris par la rapidité d'action des malfaiteurs, le pare-brise du fourgon vola en éclat sous la violence des armes à répétitions.

Le chauffeur du fourgon, reçu plusieurs balles de calibre différentes dans le corps, dont une qui alla se loger dans la tête. Le convoyeur prit toutes sortes de calibres, de plusieurs armes différentes dans la poitrine.
Tous les deux moururent sur le coup.
Le fourgon alla terminer sa course contre la rambarde de sécurité, à droite de la route.

Les trois hommes qui se trouvaient dans la golf avaient des armes automatiques.
Ils se précipitèrent sur le fourgon. L'un deux tira une rafale sur la serrure du fourgon, les deux portes s'ouvrirent instantanément. Le gardien qui se trouvait à l'intérieur du véhicule était couché par terre. Pour se protéger il avait son arme à la main. Dès que les portes s'ouvrirent, il tira sur des hommes en cagoules. Ce fut la dernière chose qu'il vit, l'un de ces hommes fut touché au bras, par la balle du gardien.
C'est celui-ci qui fut blessé qui le tua, en lui logeant une balle en plein front, sans même sourciller un seul instant avec un réel plaisir de vengeance.
Pendant que les autres hommes encagoulés rentrés dans le fourgon, trois hommes armés, surveillaient la route et les curieux, tout en contrôlant les alentours.

À l'intérieur du fourgon deux individus outillés de pied-de-biche, forcèrent les deux serrures où se trouvaient les deux détenus de cette prison roulante.
Ils sortirent, et se précipitèrent tous dans plusieurs véhicules qui les attendaient. Ils démarrèrent sur les chapeaux de roue, vers un itinéraire qu'ils s'étaient fixés à l'avance pour essayer d'échapper le plus rapidement possible à la police ou à la gendarmerie.

La gendarmerie, et la police, avait bloqué, tous les grands axes routiers, mais avant que tout soit mis en place, les malfrats avaient déjà réussi à passer, en prenant de petites routes départementales. Ils avaient changé de véhicules à un endroit très précis où on ne risquait pas de trouver les voitures et, avec un peu de chance pas avant quelques jours.

Ils étaient arrivés à l'endroit prévu. C'était une bergerie bien cachée dans la montagne.
Le premier des deux évadés, s'appelait Gaggiano Félix, surnommé "Féfé".

C'était un des parrains du midi de la France. Félix avait déjà, plusieurs morts à son actif sur la conscience, sans compter tout le reste.
Le second évadé se nommait Vescovati Ange. C'était un homme qui touchait à tous les trafics, que ce soit la drogue, la fausse monnaie, sans oublier le racket à grande échelle.
Dans la bergerie qui les abritait, ils avaient prévu des vivres pour plusieurs jours. Féfé s'adressa à un homme qui s'appelait Gasparini, et lui dit, toi tu t'occuperas de la finance et du recrutement des hommes, car maintenant nous allons travailler à l'échelon européen.
Pour le moment, il va falloir rester au vert, pendant quelque temps. Puis, il s'adressa à un homme grand et costaud, qui était déserteur du huitième régiment de parachutistes de Castres. Il s'appelait Constantin, Jean surnommé Jeannot.
Il lui dit toi Jeannot, tu n'as pas intérêt à faire des conneries vu que tu es recherché par la gendarmerie et la police pour désertion. Si tu fais le moindre faux pas, tu es un homme mort, parole de Féfé.
Je ne retournerais pas aux gamelles, à cause de toi. Je préfère crever par les armes,
Je me suis bien fait comprendre dit-il ?
C'était Jo Gasparini, le fidèle lieutenant de Féfé, qui avait tout organisé pour l'évasion des deux gangsters. Il avait recruté les meilleures gâchettes du midi de la France et de l'Italie. Ils n'étaient pas venus seulement pour l'argent, ils étaient venus aussi pour le respect qu'ils portaient à Féfé.
D'ailleurs Féfé avait félicité Jo pour l'opération qu'ils avaient menée de main de maître.

La ville la plus proche d'où ils se trouvaient, était seulement à quelques KM de Castres dans le Tarn. C'est pour cela qu'ils avaient pu déjouer la souricière des policiers.

Castres était très proche de Muret, à vol d'oiseau. C'était une ville d'ouvriers et il y avait aussi une garnison militaire, le "8e R.P.I.M.A — Régiment parachutiste infanterie de marine aéroporté, La plupart des gens qui travaillaient dans cette ville étaient pour la plupart des étrangers, afin de pour pouvoir besogner dans les tanneries ou pour confectionner les balles de laines.

La télévision donnait les informations régionales. Il parlait de l'attaque du fourgon cellulaire. Le commentateur expliquait en image la monstruosité et la férocité de ces individus, ne pouvait être qu'un commando de maffiosi.

La télé montrait le carnage du commando. Elle montrait les cinq morts allongés, recouverts sommairement par de vulgaires couvertures.
Sans oublier de bien faire voir, aux téléspectateurs, en insistant sur la prise de vue, les taches de sangs, où avaient été tués le chauffeur et le convoyeur.
C'était inacceptable, un tel acharnement pour les familles des victimes. Elle continuait de montrer le sang des pauvres motards, ainsi que le sang du gardien abattu à l'arrière du fourgon.
Féfé dit : Éteint moi cette télé, on n'en a rien à foutre de leurs pleurnicheries.
Il demanda à son fidèle lieutenant qui pouvait connaître Graulhet, mis à part le déserteur, car Castre se trouvait, à une, vingtaines de KM de Graulhet. II lui répondit, — j'ai pu avoir cette bergerie qui est à proximité de Graulhet par un ami sûr, même très sûr. Il ne pourra pas nous balancer, car maintenant, il est sous trois mètres de terre et en plus dans sa propre propriété.
De toute façon, je n'avais pas confiance en lui, il picolait un peu trop, tôt ou tard, devant un.
verre il aurait fini par se trahir ou fini par tout raconter aux plus offrants.
De ce côté-là, on ne risque plus rien, dit-il à Féfé.

Toutes les polices de France et de Navarre étaient à leur trousse. Le ministre de l'intérieur avait donné les moyens nécessaires, pour que l'on puisse les retrouver, le plus rapidement possible.
On ne pouvait pas tuer des gendarmes et des policiers impunément. Un plan
"ALERTE RENÉGAT", comme nom de code, avait été dressé dans toute la France. Vérification renforcée à tous les aéroports. Tous les postes frontières avaient reçu l'ordre de contrôler le maximum de voitures.
Le ministre de l'intérieur n'avait pas lésiné sur les moyens, il était aussi important que le plan "VIGIE PIRATE". Les militaires accompagnaient les policiers, que ce soit aux aérogares, ils prêtaient main-forte, aux gendarmes pour les contrôles routiers, ils épaulaient les douaniers, à tous les postes frontières du territoire français. La plupart de ces militaires, étaient des militaires de carrières où des engagés. Ils avaient été sélectionnés parmi les meilleurs, dans des unités d'élites, "Légionnaires, Infanterie de marine, Parachutistes", etc.

Toussaint Sinibaldi, avait hérité d'un très beau bureau au "Q. G" quartier Général de la police judiciaire.

Son bureau était juste à l'étage en dessous du bureau du directeur de la P.J. Police judiciaire
Polo et le jap occupait le futur bureau de leur ami René, car il était leur chef direct, vu qu'il avait été nommé commissaire adjoint de Toussaint, le grand patron de tous les services action de là P.J. Police judiciaire.
Il y avait un grand remue-ménage dans tous les services. Tous les bureaux avaient affiché les photos, des deux hommes, les plus recherchés de France.
Acquaviva Pascal était le directeur de la "P. J". Police judiciaire Il prit son téléphone et il appela son adjoint, le divisionnaire Sinibaldi. Le corse ne se fit pas attendre, il sonna à l'entrée du bureau du directeur.

La porte s'ouvrit électriquement. Il rentra le directeur le pria de s'asseoir. Il avait l'air très soucieux. Il regarda Toussaint et lui dit

Monsieur le divisionnaire, voilà maintenant quatre jours, que le plan, "ALERTE RENÉGAT" a été installé. Pour le moment nous n'avons aucun résultat positif. Le chef du cabinet du ministre n'arrête pas de m'appeler. Il va falloir réagir vite. Toussaint lui répondit,
au niveau de nos services, nous avons épluché toutes les connaissances des deux individus qui ce sont évadés et nous nous demandons qui serait susceptible, de pouvoir monter un tel commando suicide, pour faire libérer ces deux malfrats. Je n'en vois pas beaucoup, monsieur le directeur. La plupart de leurs amis sont en prison ou ils sont morts. Avec les renseignements que nous avons pu obtenir par le fichier du "F.S.R.B. — Fichier spécial de la répression du banditisme, il n'y en aurait qu'un seul à mon avis dit-il, ce serait le fidèle lieutenant de Gaggiano Félix qui se trouve perdu dans la nature depuis quelques années. Il a pu organiser leurs évasions avec de l'aide extérieure, aussi en dehors de nos frontières. Interpol, nous a avisés que deux dangereux gangsters napolitains, avaient débarqué à l'aéroport Charles de Gaule il y a de cela huit jours. Nous pensons, mes chefs de services et moi-même, que cette arrivée des deux Napolitains est en rapport avec l'évasion meurtrière de nos deux dangereux malfaiteurs.

Aussi j'ai déjà envoyé des hommes, pour retrouver leurs traces depuis leurs arrivées sur le territoire français.
Très bien répondit le directeur, je vois que vous et vos hommes, avec la collaboration, des services d'Interpol, vous avez déjà un indice qui peu faire avancer l'enquête et l'arrestation imminente de ces deux dangereux criminels ainsi que ce commandos suicide.

Je vous remercie monsieur le divisionnaire, tenez-moi au courant du moindre fait ou détail que vous apprendrez, qui a provoqué cette violente et dramatique fin, "hélas" de nos fonctionnaires de police.

Dans la bergerie, tous les hommes étaient au courant, des nouvelles diffusées par la télé.
Il commençait à y avoir quelques divergences entre eux. Les Napolitains voulaient rentrer chez eux et ils le faisaient comprendre par leurs sautes humeurs.
Les deux sétois, Jacques Pestrin, et Claude Napolitano qui avaient participé à l'attaque du fourgon cellulaire eux aussi désiraient rentrer chez eux, mais ils n'en dirent pas un seul mot. Il y avait maintenant cinq jours qu'ils n'avaient pas mis le nez dehors.
Ils en avaient assez de rester enfermés.

Les provisions touchaient à leur fin. Il fallait que Féfé désigne quelqu'un pour faire le plein de leur garde à manger et redonner des cigarettes aux fumeurs du groupe.
Féfé avec l'accord de son lieutenant, Gasparini, choisit celui qui devait aller au ravitaillement.
Ils décidèrent d'envoyer un des sétois, Claude Napolitano.
Il fut d'accord mais Napolitano trouva l'excuse, qu'il aurait besoin d'un coup de main pour faire toutes ces emplettes. Il demanda que son ami Jacques Pestrin l'accompagne. Ils étaient inséparables. Féfé et son lieutenant hésitèrent un moment, puis donnèrent leur accord.
Les deux sétois sortirent et prirent l'une des deux voitures qui étaient camouflées dans un vieux hangar en bois. Ils choisirent la plus puissante des deux, une "Citroën XM"- Marque de voiture française.

À peine étaient-ils dans la voiture, que Claude, qui était au volant, dit à son ami.
Jacques, je crois, que nous n'ayons pas d'autre solution que de sortir de cette galère. C'est juste bon pour ce faire tirer comme des lapins. Je ne le sens pas du tout ce coup-là dit-il. Jacques hésita un instant puis répondit aussi sec :
on a touché une fortune, pour les faire évader, maintenant ils n'ont qu'à se débrouiller sans nous. Tu as raison, répondit Jacques, c'est peut-être la chance de notre vie.

Dans la bergerie Féfé commençait à bouillir de colère, ça faisait une heure trente que les deux Sétois étaient partis. Il n'arrêtait pas de gesticuler, puis il s'adressa à Jo, et lui dit :
tu es sûr Jo, que nous pouvons leur faire confiance à ces deux portes flingues – gardes du corps où bras droit d'un patron de la pègre ?
Son lieutenant lui répondit, normalement il n'y a pas de, problème, d'ailleurs tu l'as vu toi-même, ils se sont bien tenus. Ils ont fait leurs boulots lors de l'attaque du fourgon cellulaire, maintenant je ne sais vraiment pas quoi te dire.

Les deux Sétois, entre-temps, avaient bien roulé. Ils arrivaient au péage de Gallargue.
Ils étaient, tout près de chez eux.
Ils allaient rejoindre leurs amis qui les aideraient à se planquer quelque temps en attendant, et avec l'argent, ce n'était pas ce qui leur manquait, ils passeraient en Espagne, dès que les choses se seraient calmées.
Ils passèrent le péage, deux gendarmes et un militaire leur firent signe de se garer sur le côté.

Claude Napolitano qui conduisait, lâcha le pied de l'accélérateur comme s'il allait s'arrêter, presque devant les forces de police, il accéléra au maximum pour donner toute la puissance à la voiture. Les militaires se jetèrent sur le bas-côté de la route.

Les militaires tirèrent tous les trois presque en même temps avec leurs mitraillettes.

La voiture de marque "XM" fut criblée de balles de neuf millimètres, elle fit une embardée et alla s'arrêter, sur le bas-côté droit de la chaussée.
Napolitano avait reçu, plusieurs projectiles dans le dos. Mais celle qui le tua, c'était logé à la base du cou et lui avait traversé le crâne, pour ressortir par le front.

Jacques Pestrin, le passager, n'était pas mort. Il avait reçu plusieurs balles dans le corps. Il était grièvement blessé mais il était en vie. Les gendarmes les fouillèrent tous les deux, leur prirent leurs armes et firent venir d'urgence, une ambulance pour faire transporter le survivant à l'hôpital de Montpellier qui était le plus proche accompagné de deux motards de la gendarmerie pour leur ouvrir la route.

Sur le mort « Claude Napolitano, ils trouvèrent ses papiers, plus une grosse somme d'argent.
Les militaires, téléphonèrent aux archives et la réponse fut immédiate "cet homme est très dangereux". Il s'est évadé de la maison d'arrêt des baumettes il y a six mois. II est activement recherché. Ils se renseignèrent sur le second car, bien sûr, avant de le faire emmener à l'hôpital, il lui avait vidé ses poches pour avoir son identité. On leur répondit, "recherché pour braquages "Cet homme est très dangereux. Les militaires décidèrent d'avertir le S.R.P.J. — Service régional de police judiciaire de Montpellier. Le commissaire responsable du"S.R.P.J" — Service régional de police judiciaire de Montpellier, avisa de suite Paris.

Toussaint n'était pas là, c'est le commissaire Mattei de la B.R.I — Brigade de répression et d'intervention qui prit la communication. Après avoir entendu, les informations que l'on venait de lui donner, il prit la responsabilité, en pensant que cette affaire pouvait avoir un point commun avec l'attaque du fourgon, vu la marque de la voiture et son immatriculation. Pour terminer, le dénommé Jacques Pestrin avait un pansement taché de sang à l'avant-bras gauche. Il dit au responsable qui était à l'autre bout du fil, que surtout la presse ne devait pas être informée et de tenir cette information confidentielle.
Entre-temps, dans la matinée, Polo et le, jap, plus deux hommes de la B.R.I — Brigade de répression et d'intervention, enquêtaient à l'aérogare Charles de Gaule. Avec les identités et les photos des deux Napolitains, ils allaient se renseigner, auprès du personnel et en particulier aux la force des polices de l'air et des frontières. Ils s'étaient séparés en deux équipes, pour avoir plus de chance de trouver des renseignements.

Avec des efforts et de la persévérance, ils n'aboutirent à pas-grand-chose.
Ils ne se découragèrent pas, au contraire. Les deux gars de la B.R.I — Brigade de répression et d'intervention, avaient eu la bonne idée d'interroger tous les chauffeurs de taxi et, avec un peu de chance, ils avaient eux la chance de tomber sur un chauffeur qui se souvenait très bien… d'une voiture de marque "Citroën X. M" qui le gênait, elle était garée en double file et aurait pu l'empêcher de sortir, s'il avait eu un client. Il avait très bien vu l'immatriculation du véhicule, mais il ne sent souvenait plus entièrement. Mais il avait retenu le numéro du département, car elle n'était pas de la région Parisienne. Elle était d'une région du midi, elle était immatriculée dans le département du "34" région de l'Hérault.

Il avait détaillé approximativement les deux hommes, qui se trouvaient à bord de la XM. Ensuite il leur dit que ce jour-là, à l'heure qu'il attendait, il y avait bien un vol d'air Italia, qui devait arriver. Tous les chauffeurs connaissaient par habitudes, les arrivées, des avions et leurs départs. Il y avait vingt ans qu'il faisait tous les aéroports de la région. L'avion attendu venait d'arriver, un couple était monté dans son taxi et c'est, à ce moment-là, qu'il vit deux hommes pas très grands et noirs de peau, monter dans la X.M.

Dans le village, que fréquentait Louis Espérandes, plus précisément au café de la place à Graulhet, le patron et ses copains était étonné de ne plus le voir.
C'est qu'il lui arrivait quelques fois, après une bonne beuverie, de rester quelques jours sans venir. Il restait terré dans sa bergerie qu'il avait héritée de ses parents décédés.
Louis Espérandes était un ancien truand d'une soixantaine d'années. Il s'était retiré des affaires louches et de ses mauvaises fréquentations, quand il avait hérité de la bergerie. Il avait mis assez d'argent de côté, il comptait passer une bonne retraite paisible, mais malheureusement pour lui, l'appât du gain l'avait perdu, en faisant confiance à un de ses anciens compagnons de cellules.

Dans la bergerie, ce n'était pas la joie. Féfé était dans une colère noire. Il avait compris que leurs complices les avaient laissés tomber, et ça, il n'arrivait pas à l'avaler, ça lui restait en travers de la gorge. Il ne savait plus très bien que faire. La première chose qu'il fallait faire en premier lieu c'était de partir au plus vite, de cet endroit.
II en parla à Jo son lieutenant qui le désapprouva vu les forces de polices et de gendarmeries, qui étaient déployées sur tous le territoire.

Jo dit à Féfé qu'il n'y avait pas d'autres solutions, que de rester en planque où ils étaient, sinon, dit-il, on risque de ce faire tirer comme du gibier. Ils ne vont pas nous faire de cadeaux, après ce que nous avons fait à leurs collègues après l'attaque du fourgon cellulaire.
L'atmosphère était devenue intenable, les deux Napolitains voulaient à tout prix partir. Ils avaient compris que cela allait se terminer dans un bain de sang, et eux, ils préféraient ne pas être là, quand ça arriverait.
Au "Q. G.", de la police à Paris, Toussaint avait convoqué tous les chefs de brigades. Ils étaient en conférence, pour mettre en commun tous les renseignements qu'ils avaient pu obtenir, chacun de leur côté. Il en arriva à la conclusion suivante, qu'ils étaient tous près du but. Il savait que deux

Napolitains avaient été pris, en voiture par deux truands, à l'aéroport, et que l'un deux avait été reconnu, d'après la photo, qu'ils avaient montré après coup, quand ils avaient convoqué le chauffeur de taxi. Il n'y avait pas de doute, c'était bien le lieutenant de Féfé. Ensuite, il y avait eu cette fusillade à Gallargue qui démontrait, que les deux hommes avaient participé à l'attaque du fourgon. Vu leurs antécédents et le véhicule qu'ils avaient en leurs possessions, quand les militaires furent contraints de les stopper. Cette voiture était bien la même que celle qui avait pris en charge, les deux Napolitains, à l'aéroport Charles de Gaule, une voiture de marque "X. M", immatriculée, dans le département du"34". II savait aussi qu'ils n'avaient pas pu aller bien loin, après l'attaque du fourgon, car la gendarmerie de Toulouse avait retrouvé les deux véhicules ayant servi aux truands, pour l'attaque du fourgon. Elles étaient garées dans une ferme abandonnée, entre Toulouse et Castres.

Ils savaient encore qu'un homme avait été blessé, car dans un véhicule trouvé dans la ferme, il y avait du sang sur le siège arrière de la voiture.
Ce qui confirmait vraiment que les deux sétois avaient participé à l'attaque du fourgon.
Le blessé par balles, par les gendarmes, qui se trouvait a l'hôpital de Montpellier, avait un pansement au bras lors de son admission. En salle d'opération ils avaient extrait la balle qui était logée dans le gras de l'avant-bras gauche du voyou et avaient envoyé la balle pour la faire expertiser, sur ordre de la gendarmerie. L'expertise balistique ne pouvait pas se tromper, c'était la même balle qui avait été tirée, par l'arme de service du gardien qui avait été tué à l'arrière du fourgon cellulaire.
Après toutes ces informations que nous venons d'obtenir, dit Toussaint, nous savons maintenant, qu'ils étaient au moins six hommes, pour l'attaque du fourgon. Nous en avons éliminé deux, il en reste quatre, sans compter nos deux évadés c'est-à-dire Féfé et Ange Vescovati.
Le commissaire Josselin prit la parole, il confirma d'après tous les éléments de l'enquête… que les hommes qu'ils recherchaient, ne pouvait se trouver que dans un rayon de "80 km" au plus. Il proposa à son chef direct le divisionnaire Sinibaldi, de faire une battue sur ce périmètre, tout en précisant, qu'il voulait en faire parti, lui et ses hommes du "R. A.I.D.".
« Recherche assistance intervention dissuasion »
La nuit était tombée, sur la région du Tarn, il faisait froid dans cette région.

L'hiver, dans la bergerie on se chauffait aux bois. La cheminée de la bergerie laissait penser à croire à un endroit paisible et tranquille, mais

c'était tout le contraire. À l'intérieur Féfé, était devenu fou furieux. Il s'en prenait même à son fidèle lieutenant, il disait : voilà où nous en sommes, réduits il nous reste à manger que du pâté en boite, ça ne peut pas continuer comme ça. Il faut faire une sortie, sinon on va bientôt, crever de faim. JO, son lieutenant, n'aimait pas voir Féfé dans cet état. Il savait de quoi il était capable dans ces moments-là. Il dit : Féfé, on ne peut pas faire sortir Jeannot, "le déserteur", les Napolitains ne connaissent pas du tout la région, il ne reste que nous trois. Que décides-tu ?.

La gendarmerie de Graulhet, connaissait bien le passé de Louis Espérandes, le propriétaire de la bergerie, mais ils n'avaient pas fait le rapprochement avec l'évasion des deux gangsters. En allant boire l'apéritif du soir comme d'habitude, au café de la place, un client leur mit la puce à l'oreille, un joueur de belote qui se plaignait en s'adressant au patron,

depuis que Louis a déserté le bistrot je fais que payer les tournées. J'arrive plus à gagner une seule partie de carte. Il est temps qu'il revienne, car j'en ai marre de rincer la gueule à tout le monde, ici dedans. Ces paroles firent un déclic dans la tête du brigadier, il paya les verres et dit à son collègue qui était avec lui, nous rentrons. Ils allèrent de suite à la gendarmerie. Le brigadier téléphona à Toulouse. Le commissaire qui prit son appel le mit en attente. Quand il reprit le téléphone, il dit : surtout faite rien, ne vous approchez pas de la bergerie sous aucun prétexte, car il y a de fortes chances, que tout le groupe qui avait attaqué le fourgon cellulaire puisse être là.

Le commissaire se fit donner les coordonnées de la bergerie par le brigadier, en le félicitant pour son travail. Le commissaire dû "S.R.P.J" – Service régional de police judiciaire, de Toulouse, sud ouest de la France, avait reçu l'ordre de ne rien faire sans aviser Paris, il appela, Paris. Le téléphone sonna, dans le bureau de Toussaint, mais il n'était pas dans son bureau. Ce fut le commissaire Josselin, le patron du "R. A.I.D."
« Recherche assistance intervention dissuasion » qui prit l'appel.
Il était tout heureux, il allait annoncer lui-même au Corse que le "S.R.P.J" Service régional de police judiciaire, venait de le contacter et que, normalement, les gangsters étaient localisés.

Toussaint qui venait d'être avertie par Josselin, dit : prévenez les chefs de groupe et montez tous dans mon bureau. Moi pendant ce temps, je vais essayer de joindre le directeur si cela est encore possible. Je vous attends le plus rapidement possible. Il ne réussit pas à avoir le directeur, il avait

déjà quitté son bureau. Les trois commissaires des groupes d'élites de la police, rentrèrent en frappant à la porte ouverte du divisionnaire qui les attendait. Toussaint leur dit, je n'ai pas pu joindre le grand patron, je vais encore essayer encore. Mais avant, j'aurai voulu plus de détail en s'adressant au commissaire Josselin, sur les renseignements que vous avez eus par le "S.R.P.J"Service régional de police judiciaire.
Josselin lui répéta, mot à mot, ce que lui avait appris le commissaire de Toulouse. D'ailleurs, il attend votre coup de fil pour pouvoir bouger. Toussaint lui dit de lui faire parvenir immédiatement un fax. Toussaint dit et surtout, qu'il ne bouge pas, sous aucun prétexte. Nous le tiendrons au courant pour la suite des opérations.

Les deux Napolitains, s'étaient mis d'accord dans leurs langues natales. Tout en parlant le plus naturellement du monde, avec la télé qui était allumée, les autres ne pouvaient pas comprendre ce qu'ils se disaient.
Rien ne concordait, avec ce que leur avait promis Jo, le lieutenant de Féfé. Quand ils avaient monté l'affaire pour l'évasion, il était bien prévu qu'une fois le travail terminé, ils pourraient rentrer chez eux. Il n'était pas prévu qu'ils se fassent trouer la peau pour leurs beaux yeux, d'autant plus que, maintenant, ils avaient de quoi mener la grande vie chez eux à Naples, avec l'argent qu'ils avaient touché.

Toussaint, avait réussi à joindre le directeur de la police judiciaire il était dans son véhicule. Il lui avait expliqué, en détail, le rebondissement de l'affaire. Il lui demanda ses directives.
Le directeur lui répondit sèchement, je veux que cette affaire, ce termine au plus vite, faite le nécessaire immédiatement Commissaire, prenez les hommes qu'il vous faut, et le matériel nécessaire. Mais je ne tolérerai pas un échec monsieur le divisionnaire, et il raccrocha.
Les autres commissaires avaient entendu la conversation, ils comprirent qu'ils n'avaient pas intérêt à manquer leurs coups, car eux aussi y laisseraient des plumes.
Venture se décida a brisé le silence, il était quand même le chef du "G.I.P.N.- Groupe Intervention police nationale.

Monsieur le divisionnaire s'adressant à Toussaint, nous pouvons dès maintenant préparer un plan d'action avec votre permission. Je pense dit-il, qu'à nous quatre nous allons résoudre ce problème. Bon dit Toussaint, j'écoute toutes vos propositions pour neutraliser ces tueurs.
Josselin dit, nous avons du monde sur place, je pense que nous devrions les faire encercler par le "G.I.G.N.- Groupe Intervention gendarmerie

nationale, au cas où ils leur viendraient l'idée de changer de planque et qu'ils provoquent, encore des morts sur leur passage.
Mattei, le chef de la "B.R.I." : répondit moi je suis d'accord avec Josselin, mais je voudrai ajouter un petit détail au plan du commissaire Josselin. Je crois qu'il faudrait aussi faire bloquer toutes les routes et les départementales, au cas où ils arriveraient a brisé le cordon de sécurité du "G. I. G. N.- Groupe Intervention gendarmerie nationale, Josselin reprit la parole, il s'adressa à Toussaint et lui dit : Ce plan d'action me convient très bien, mais je voudrai faire parti du commando d'intervention, monsieur le divisionnaire, car mes hommes sont spécialement entraînés pour ce genre de coup de main. Toussaint lui répondit : Écoutez Josselin, il se permit de l'appeler par son nom, nous n'allons pas recommencer la guerre des polices dans les services, tous nos groupes, avons été formés pour ce genre d'intervention. Maintenant, si les autres sont d'accord, je ne verrais aucun inconvénient, à retenir votre proposition.

Les deux commissaires concernés se consultèrent, car ils n'avaient pas mal d'affaires en cours. La plupart de leurs hommes étaient en planque, pour certains braquages qui se préparaient ou alors, pistaient des trafiquants de drogue connus de leurs services.
Ils donnèrent leur accord au divisionnaire, eh bien l'affaire et réglé dit Toussaint ce n'était pas plus simple que ça ! Je m'occupe à faire affréter un hélicoptère de la gendarmerie et, s'adressant aux commissaires qui n'étaient pas de l'opération, il leur dit, je m'occupe de tout avec Josselin. Vous pouvez rentrer si vous le désirez. Bonsoir Messieurs.
Envoyez un fax à Toulouse, dit Toussaint à Josselin, et donnez-leur toutes les directives que nous venons de décider. Je veux que tous les dispositifs, soient en place dans une heure trente très précise.
Toussaint, appela sur son portable ses deux coéquipiers Polo et le jap. Ils étaient chez Maryse à la nation. Il les avertit qu'il avait besoin d'eux, qu'il leurs envoyait une voiture les chercher, et qu'ils rappliquent au plus vite. Un quart d'heure plus tard ils étaient là, fidèles au poste.
Josselin, avait pris ses cinq meilleurs hommes. Ils étaient tous prêts à embarquer dans un hélicoptère où se trouvait déjà le pilote de la gendarmerie. C'était un hélicoptère de combat, il était armé et pouvait transporter une dizaine de militaires, tant il était imposant.
Toussaint voyait les derniers détails avec le pilote, tout était au point sur le plan de vol, l'endroit précis ou ils pouvaient atterrir. Il n'y a pas de problème disait le pilote, j'ai déjà toutes les coordonnées, sur le plan de vol que mes collègues m'ont transmis. Nous pouvons décoller, Monsieur

le divisionnaire, moi je suis prêt. Ils embarquèrent tous et l' hélico s'apprêta à décoller.

Dans la bergerie, Féfé et Jo discutaient sur leur éventuelle fuite. Féfé était d'accord à la proposition de son lieutenant de rejoindre Marseille où il avait un ami propriétaire d'un superbe voilier encré au vieux port. De là ils pouvaient rejoindre l'Italie sans trop de problèmes. Les Napolitains, en entendant cette conversation changèrent d'avis pour ce faire la cavale cette nuit comme ils l'avaient prévue. Mais il y a encore un os disait Jo, il va falloir se procurer une voiture, car les deux pourris nous ont pris la X.M. Ange, le second évadé proposa ses services, car c'était un expert dans le vol des voitures. Il avait fait son premier argent de poche, en étant plus jeune, en volant les voitures pour certains garages louches, qui le payait pour chaque voiture commandée.
Féfé était d'accord que ce soit Ange. Il avait une entière confiance en lui. Ils avaient passé plusieurs années ensemble, en centrale. Il ne pouvait pas se tromper à son sujet. Il décida qu'Ange sortirait vers les trois heures du matin et, dès qu'il reviendrait avec la voiture, ils tenteraient une sortie, en passant par de petites routes pour rejoindre la ville de Marseille.

Le "GIGN." était en place. Tous les axes routiers de la région étaient bloqués par des gendarmes et les légionnaires, au cas où il y aurait du grabuge. L'hélicoptère venait d'atterrir sur un grand terrain vague, qui se trouvait à quelques km de la bergerie.
Des voitures de police banalisées les attendaient. Les deux grands chefs, Polo et le Jap plus les cinq hommes du R. A.I.D., s'engouffrèrent dans les véhicules, ils se mirent en route en direction de la bergerie. Toussaint ne put constater les forces et des militaires qui barraient les routes.
Dans sa tête, Toussaint se disait tout en se dirigeant vers le lieu précis : ils ne peuvent pas nous échapper.

Dans la bergerie tout était redevenu calme, car maintenant, ils avaient un espoir de s'échapper. Il ne leur manquait que le véhicule à voler, ce ne fut qu'un détail pour Ange Vescovati.
Dans la bergerie Ils buvaient un bon petit vin de la cave personnelle de Louis Espérandes, ex-propriétaire des lieux.
C'est à ce moment-là qu'ils entendirent, dans un haut-parleur très puissant.
"La bergerie est cernée, rendez-vous. Si vous sortez les mains en l'air, il ne vous sera fait aucun mal, sinon nous n'aurons pas le choix, nous donnerons l'assaut".

À l'intérieur ce fut la surprise totale. Féfé ordonna déteindre les lumières. Chacun des hommes avait sauté sur les armes automatiques.
C'était la poisse, juste au moment où ils avaient trouvé le moyen de se sortir de ce trou à rat.
C'était la catastrophe. Ils ne se laisseraient pas reprendre si facilement que ça. Il y aurait des morts, du côté des flics, c'est dû moins ce que pensaient Féfé et Ange Vescovati, les deux évadés.
N'ayant aucune réponse et ne voyant sortir personne, Toussaint reprit le haut-parleur et leur annonça qu'il leur donnait trois minutes, pas plus, pour se rendre.
À l'intérieur de la bergerie Jeannot le déserteur, n'avait pas grand-chose a se reprocher, du moins c'est ce qu'il croyait. Il était recherché pour désertion, de plus, il avait participé à l'attaque du fourgon cellulaire où il y avait eu cinq morts. Ça, il ne pouvait pas le nier. Jeannot décida, malgré tout cela, de se rendre plutôt que de se faire tuer, II avait quitté son arme et il s'avançait près de la porte, annonçant aux autres son intention. La réponse ne se fit pas attendre, Féfé comme un fou furieux qu'il était, lui tira une rafale de mitraillette dans le dos, puis il dit en criant, pour que tous les autres l'entendent :
Surtout ne vous avisez pas, tous autant que vous êtes de me laisser tomber, comme ce faux jeton de Jeannot. Ou on crève tous ensemble, comme des hommes ou c'est moi qui vous crèverai.

Dehors ils avaient très bien entendu la rafale du pistolet-mitrailleur. La déduction avait été vite faite, ils avaient compris qu'ils ne se rendraient pas. Alors, il ne fallait pas hésiter.
Toussaint appela Josselin et ses hommes. Il dit : Commissaire c'est le moment que vous attendiez, vous pouvez donner l'ordre à vos hommes d'investir la bergerie. Les hommes du "R. A.I.D — Recherche assistance intervention dissuasion, étaient vêtus, tout de noir avec une cagoule de la même couleur. Polo était lui-même en tenue de combat, tandis que le jap les avait devancés il était parti en avance pour faire son propre repérage.
Ils étaient impressionnants à voir. Ils commencèrent à avancer, en rampant séparément, en essayant de contourner la bergerie, pour savoir s'il y avait plusieurs moyens d'accès. La bergerie avait deux fenêtres et une porte-fenêtre sur l'avant, qui donnait sur le chemin d'entrée. Il y avait une seule fenêtre à l'arrière de la bergerie. Pendant que les hommes en noir progressaient lentement vers la bergerie pour éviter de se faire repérer, un bruit de vitre cassée les immobilisa un instant.

Au même moment Toussaint, par devoir professionnel, renouvela son appel. Il y eut, en guise de réponse, une rafale de pistolet-mitrailleur qui fut tirée dans leurs directions. Les projectiles ne touchèrent personne, mais l'éclair que provoqua l'arme automatique, permit au tireur d'élite du "R. A.I.D. — Recherche assistance intervention dissuasion, d'ajuster son tir, et de tirer.
Ange Vescovati, venait de recevoir un projectile entre les deux yeux. Il tomba à la renverse.
Il n'avait, même pas eut le temps de pousser un seul cri.
Féfé avait vu d'où le coup fut tiré. Il s'approcha de la fenêtre et tira comme un dingue sur l'ombre qu'il avait vu bouger. Il ne put savourer sa joie d'avoir fait mouche. Les deux autres tireurs embusqués tirèrent en même temps.
Féfé prit la première balle en plein cœur par Polo, et la seconde l'avait complètement défiguré, car elle l'avait pris en pleine figure.

Féfé avait décidé de mourir par les armes, son désir était exaucé.
Georges Gasparini, le fidèle lieutenant de Féfé essaya de faire une percée par la fenêtre donnant sur l'arrière de la bergerie. Il était hors de portée des armes des gendarmes. Il sauta de la fenêtre, qui était à hauteur d'homme et il se mit à ramper. Un homme en noir était tapi dans la nuit, à trois mètres de lui. Il n'eut pas le temps de le voir, mais il sentit une douleur, quand le poignard du Jap lui traversa la poitrine, pour aller se loger dans son cœur.
D'où il se trouvait, le jap qui venait d'éliminer Gasparini, n'hésita pas une seconde.
Il jeta coup sur coup deux grenades fumigènes à l'intérieur, même pas deux minutes après, la porte vitrée s'ouvrait et deux hommes armés sortirent, en toussant et en crachant. Toussaint n'eut pas le temps de leurs dires de jeter leurs armes. Les gendarmes en voyant sortir les deux hommes armés, en même temps que Toussaint aller parler, tirèrent de concert. Les deux Napolitains furent criblés de balles. Toussaint ne comprit pas de suite ce qui venait de se passer, mais il fallait se rendre à, l'évidence, les deux hommes ne bougeaient plus. Il était évident qu'ils soient morts, d'après le nombre de projectiles tirés par les gendarmes. Ils n'avaient pas pu les manquer.

Le bilan était lourd, pas de survivants du côté des voyous et un mort du côté des forces de l'ordre. Un super-flic, il avait fait son devoir, même plus que son devoir. C'était ce même super-flic qui avait réussi, avant de mourir foudroyé par les balles tirées par Féfé, il avait éliminé Ange

Vescovati, avec une seule balle entre les deux yeux. Le commissaire Josselin, et ses hommes étaient consternés devant la dépouille de cet homme courageux, il n'avait même pas eu le temps, hélas, de fêter ses trente ans.

Toussaint, fit faire toutes les constatations d'usage, il fit prendre les identités des victimes. À part le jeune déserteur, tous les autres étaient fichés au grand banditisme. Il constata que la rafale qu'il avait entendue en premier, avait été destinée à tuer Jeannot le déserteur, car son dos était criblé de balles. Toussaint en déduisit, qu'il voulait sans doute se rendre, mais que les autres n'étaient pas d'accord, c'est d'ailleurs pour ça, qu'ils l'avaient éliminé froidement en lui tirant dans le dos.

Le rapport d'enquête arriverait à savoir, avec les armes des tueurs qui l'avaient abattu de sang-froid, sans lui laisser une chance de s'en sortir. Il n'y avait pas parmi les victimes le complice des voyous, Louis Espérandes, Le propriétaire de la bergerie, c'est le seul qui manquait à l'appel. Il donna l'ordre aux militaires de fouiller et inspecter tous les recoins, autour de la bergerie, cela n'était pas possible, il n'avait pas pu s'échapper.
Il devait bien se trouver quelque part.

La presse avait été avertie, la télé aussi, il filmait le désastre. Le cameraman c'était attardé sur la dépouille du jeune fonctionnaire de police, avant qu'on l'enveloppe dans une couverture de l'armée, et qu'il soit transporté, jusqu'à l'hélicoptère. il rejoindrait Paris, pour que l'on puisse lui rendre les honneurs qu'il méritait, avant de rejoindre sa dernière demeure au cimetière, comme beaucoup d'autres fonctionnaires de police, morts pour le devoir, et morts, pour la France. Ils laissaient derrière eux, beaucoup de pleurs et de chagrin, parmi les familles des victimes.

Les gendarmes tout en fouillant, avaient trouvé une parcelle de terrain qui avait été remuée récemment. Ils n'hésitèrent pas un seul instant, ils prirent les pelles et les pioches, commencèrent à creuser, jusqu'à se qu'ils arrivent à trouver ce qu'ils cherchaient. C'était le corps, de Espérendes. Les gendarmes de la brigade de Graulhet purent le confirmer, car ils connaissaient très bien la victime.
Toussaint avant de s'envoler à bord de l'hélicoptère, donnait ses dernières instructions, au commandant de gendarmerie, et au commissaire du

S.R.P.J, de Toulouse. Il voulait savoir comment avait été tué Espérandes et depuis combien de temps. Il s'adressa au gradé des gendarmes pour qu'il fasse tout le nécessaire Puis s'adressant au commissaire du SRPJ de Toulouse, je vous laisse faire votre travail, le mien est terminé, je dois rentrer à Paris, pour rendre des comptes, et faire mon rapport au grand patron de la P.J. Je vous remercie tous de votre entière collaboration.
L'hélicoptère commença son envol vers la capitale. C'était un levé du jour triste et brumeux, sur la région du Tarn et Garonne.

Chapitre 4

Détente, vacances, Embrouilles

René Favier était remis, après une quinzaine de jours passés à la clinique de Fontainebleau et quelques jours de rééducation, il avait pu rejoindre son service à là " P.J." où il avait étrenné son nouveau bureau, qui se trouvait à une vingtaine de mètres de celui de Toussaint Sinibaldi, le grand patron de toutes les brigades de chocs de la police judiciaire.

Comme l'avait promis Toussaint, Polo et le jap avaient organisé une sortie à l'intention de René, pour fêter son rétablissement, et sa nouvelle promotion.

Toussaint avait revu Brigitte, son amie mannequin, et ils avaient tous les deux mis au point un accord, que dès que Martine et sa copine l'hôtesse de l'air pourrait se libérer, ils se téléphoneraient pour fêter la sortie, et la promotion de son fidèle coéquipier.
Brigitte l'avait rappelé et avait confirmé à Toussaint que Martine était libre le mercredi prochain. Ils avaient convenu qu'ils prenaient rendez-vous à l'auberge du cheval blanc, le mercredi prochain vers dix-huit heures trente, à Versailles.
Toussaint s'était occupé de la réservation pour six personnes. Ils avaient passé une soirée formidable, car dans cette auberge, il y avait une des meilleures discothèques de la région.

René s'était défoulé il avait dansé toute la soirée, avec les deux belles filles. Il n'y en avait eu que pour lui. Entre deux danses, Toussaint avait réussi à parler avec Brigitte, il lui avait proposé de passer les vacances du mois d'août, en corse, à bord de son voilier qui se trouvait ancré dans le

port de Bastia. Comme il était convenu qu'il emmènerait ses coéquipiers, pour leur faire visiter la Corse, il lui avait proposé de faire venir Martine, si cela était possible.
La soirée s'était terminée vers les deux heures du matin, car Martine travaillait l'après-midi.
Toussaint promit a Brigitte de l'appeler un de ces soirs et qu'ils passeraient la soirée ensemble, tous les deux en amoureux. Brigitte fut très heureuse de la proposition, et lui dit quelle ferait tout son possible, pour convaincre Martine de se libérer pour le mois d'août. Ils s'embrasèrent passionnément sur les lèvres, cela en disait long sur leurs prochains rendez-vous.

Ces fêtes de Noël, et du jour de l'an, avaient été formidables.
Polo avait invité le jap dans sa famille dans l'Ardèche, tandis que Toussaint avait emmené René, chez lui en corse dans sa ville natale de Corté.
Il lui avait présenté toute sa famille, son père sa mère, et son plus jeune frère qui se trouvait là comme toutes les années, à l'occasion des fêtes de Noël". C'était sacré, Noël, dans la famille Sinibaldi".

Ils étaient descendus, de concert avec Polo et le jap, ils avaient pris deux véhicules, car "l'ancien" voulait à tout prix présenter René à sa famille, ainsi que son patron, qu'ils avaient à peine aperçu le jour où Toussaint était venu pour le recruter, à Aubenas.

Polo et le jap, voyageait dans un véhicule de marque "Volvo 760", tandis que Toussaint et René les suivaient dans un splendide cabriolet de marque "Audi 100" de couleur bleu nuit, bâché de noir. Ils avaient passé tous les quatre la soirée dans la famille de Polo, qui leur avaient préparé un somptueux repas, accompagné d'un très bon vin de pays. Les parents de Polo avaient été très fiers de les recevoir, et de connaître ces hommes qui bravaient le danger, avec leur propre fils.

Toussaint et René s'était excusé, ils devaient se reposer car ils devaient prendre le bateau le lendemain pour la Corse.
La maman de Polo une dame très alerte pour son âge les dirigea vers leurs chambres respectives.
Ils passèrent une bonne nuit de sommeil, et ils furent réveillés par le chant du coq à six heures du matin. C'était quelque chose de magique, pas de bruit de voitures, pas de sirènes de police ou de pompier, pas de téléphones qui sonnaient constamment, c'était presque irréel.

Le petit-déjeuner était déjà prêt, il y avait le choix, du saucisson de montagne, du jambon et du pâté, avec du bon pain de campagne, que les parents de Polo fabriquaient eux-mêmes. C'était abondant, le tout était accompagné d'un bon petit vin, de quoi remettre un régiment en forme. Ils terminèrent le repas par un bon café noir, ils remercièrent les parents de Polo pour leurs gentillesses et leur accueil chaleureux. Ils saluèrent leurs deux complices, en leur souhaitant de bonne fête de fin d'années, et sur ce, avec du vague à l'âme, ils se mirent en route en direction du midi de la France.

À Marseille, ils embarquèrent sur le plus beau fleuron de la "S.N.C.M" — Société de navigation corse méditerranéenne.
Le "Napoléon Bonaparte", le tout dernier de la compagnie. Ils débarquèrent à Bastia où les attendait son frère François. Ils furent très heureux de se revoir, la ressemblance était frappante, à quelques centimètres prêts et à part la moustache qu'il portait, on aurait dit deux jumeaux, tellement ils se ressemblaient. Son frère était venu de Corté à Bastia avec la vielle jeep que son père avait retapée, elle leur servait pour aller à la chasse aux sangliers.
Il n'y avait rien de mieux pour circuler sur les petites routes de montagne. Puisqu'ils se trouvaient sur le port, ils en profitèrent pour aller voir son voilier qui n'était pas bien loin de là. Il l'avait appelé comme sa ville, Le Corti, c'était leur façon de dire, "Corté en corse".
Ils arrivèrent sur l'embarcadère où se trouvait le Corti. Un homme de petite taille était en train de faire de la propreté sur le voilier. Dès qu'il vit Toussaint et François, il leur dit un grand bonjour en corse, il était heureux de voir les deux frères ensemble.

Toussaint présenta René à Dominique, on le voyait presque plus a coté de René, il mesurait 1 m, 60 pour 55 kg.
Toussaint fit visiter le bateau à son équipier, il ne manquait rien à bord. il y avait le téléphone, "le G.P.S", et tous les autres instruments utiles pour la navigation.
Il était équipé pour recevoir six personnes, il avait trois cabines avec deux salles d'eaux équipées de douches, une grande salle de séjour avec un petit bar, et un emplacement de bureau pour travailler sur les cartes marines.
René fut émerveillé, il ne l'imaginait pas aussi grand et aussi rustique.
Le cuivre, et le bois brillaient tant ils étaient entretenus quotidiennement.
Il faut dire que Dominique vivait sur le bateau, à part bien sûr l'été quand Toussaint partait en croisière avec des amis.

Dominique avait un petit studio sur le port qui était réservé spécialement pour lui toutes les années, à la même époque.

Ils prirent la "RN, 193", qui les conduisirent jusqu'à Corté. La route était droite, puis à Casamoza, elle commença à être un peu tortueuse jusqu'à Ponte-Leccia. Ils passèrent Francardo, arrivèrent à Sovéria, ou ils traversèrent le pont de "4 m, 40" de hauteur, et là ils virent la signalisation pour aller sur Tralonca, où il y avait eu, les fameux événements du "F L N C", canal historique. Des hommes armés, avec des cagoules, et en tenue de combat avaient fait là une des journaux quelque temps auparavant.

La famille Sinibaldi, habitait près de la citadelle de Corté, la vue était magnifique.
Les parents de Toussaint et de François, les attendaient devant l'entrée d'une petite maison ancienne qui leur appartenait.
Le père de Toussaint, était un homme grand. Il portait sur lui la force et la vigueur, qu'il avait su transmettre à ses deux fils. La maman était encore belle pour son âge, elle avait une chevelure longue sur un doux visage, avec des yeux très clairs. Elle sauta au cou de son aîné et l'embrassa tendrement. Son père s'avança aussi vers lui, il le prit dans ses bras et lui dit doucement : je suis heureux que tu sois là fils, je suis vraiment fier de toi.

Toussaint présenta son ami René. La maman des deux frères laissa finir les présentations, et dit à haute voix, je croyais avoir donné la vie à deux forces de la nature, en se tournant vers ses deux enfants, mais ce monsieur et vraiment impressionnant, et je suis confiante, en le sachant près de toi Toussaint.
C'est mon garde du corps, dit Toussaint en faisant réponse à sa maman, il riait, tout en regardant René, puis se reprit et dit je vous présente le commissaire Favier, mon adjoint et mon fidèle ami, qui sort juste de convalescence. Le bon air, de la Corse va sans aucun doute lui faire un grand bien.

Le frère de Toussaint n'avait jamais voulu quitter la Corse. il avait fait ses études à l'université de Corté, Haute Corse. Ayant continué à étudier avec succès, il travaillait, comme ingénieur des ponts et chaussées. Il habitait Belgodére, un très beau village, pas très loin de l'île rousse. C'est là dans cette petite localité, dans une boîte surnommée le Pélican, qu'il avait rencontré une jeune et jolie femme, avec qui, il avait passé une partie de

la soirée. Mais cette sortie c'était mal terminé, au moment où il raccompagnait Corinne à son hôtel.

Dans une petite ruelle, en direction de la chambre de Corinne, deux hommes aussi grands et costauds que François, sans savoir, n'y pourquoi n'y comment, lui était tombé dessus sans crier gare.
Il s'était défendu comme il le pouvait, mais il n'avait pu rien faire contre ces deux malfrats, qui étaient maîtres dans l'art de la bagarre de rue. Ils l'avaient dépouillé de son argent, et de son portefeuille.
Pour son orgueil personnel, il n'avait pas déposé de plainte à la police, et il n'en avait pas dit un seul mot à sa famille, car il pensait qu'il était tombé dans un piège très courant. D'après lui, la jeune femme était complice de ces loubards et il ne voulait pas passé pour un imbécile.

Les deux frères et René, étaient partis très tôt le matin, dans les gorges de Tavignano, pour chasser le sanglier sauvage. Ce n'était pas pour tuer qu'ils étaient sortis, mais surtout pour faire connaître à René les endroits sauvages de la région, lui montrer aussi, qu'il y avait toutes sortes de cochons domestiques. Ils étaient croisés avec des sangliers, cela donnait de beaux cochons sauvages. Mais ils étaient sortis aussi, pour le bon casse-croûte que leur mère avait préparé avec amour. Ils avaient trouvé, un endroit bien abrité entre les arbres et ils cassaient tranquillement la croûte. La conversation en était venue, sur la cause de la convalescence de René. François posait la question à René, l'albinos avait simplement répondu que, c'était les risques du métier. François insistait ce n'était pas dans son genre de poser autant de questions.

Toussaint qui connaissait bien son cadet, comprit qu'il y avait quelque chose qui le tracassait. En insistant un peu, vu l'endroit où ils se trouvaient et l'ambiance que créait le décor, Toussaint en continuant d'insister, réussi à mettre son frère François, en confiance.
L'aîné des deux frères dit à son cadet je sais qu'il y a quelque chose qui te tracasse François, j'aimerais bien savoir ce que cela pourrait être.
François, se décida à raconter sa mésaventure à son frère, devant René.
Toussaint lui demanda de suite, pour quelle raison il n'avait pas porté plainte. François lui expliqua en deux mots pourquoi il ne l'avait pas fait.
Toussaint compris très bien, mais il ne voulait pas que cette histoire, en restât là, surtout que son frère avait pris des coups par de vulgaires truands.

Il prit la décision, que le soir même, il irait faire un tour, à cette fameuse boite, et que ce serait lui l'appât. Son frère n'aurait cas lui montrer la fameuse Corinne et il ferait le reste.

Le soir même, ils se dirigèrent sur l'île rousse. Dans la voiture Toussaint changea d'avis. Il se fit décrire en détail la jeune femme, il ne voulut pas prendre le risque quelle puisse reconnaître François, et il avait très bien compris le scénario de ces loubards.
Il dit à René, vous attendrez tous les deux dans la voiture, moi je vais essayer de précipiter les choses, pour que cette affaire soit vite réglée.

Une fois arrivé sur les lieux, il traversa la route et il rentra au Pélican. C'était une boite avec toutes sortes de personnages, de tout âge et de toute classe sociale. Il s'installa et commanda une bouteille de Don Pérignon.
Il suivit la serveuse de ses yeux habitués. Au moindre détail, il vit quelle avait marqué un bref arrêt, pour parler à une jeune femme, il n'y avait pas de doute, c'était bien la fille que lui avait décrite François. Il venait tout juste de finir sa première coupe, que la soit disant Corinne s'avança vers sa table et lui demanda s'il était tout seul, et si elle pouvait se joindre à lui, car, censément, elle n'était pas de la région et elle ne connaissait personne.
Toussaint lui fit croire qu'il était très heureux de sa charmante compagnie.

Il lui dit je suis heureux de votre charmante compagnie, mais je dois rentrer de bonne heure, mais, Toussaint lui proposa quand même une coupe de Champagne.
Elle accepta avec joie l'invitation et dit ce n'est pas grave vous savez, moi aussi je dois rentrer de bonne heure, car je suis un peu fatiguée.
Le piège était amorcé, il ne restait plus qu'à attendre les événements.
Ils parlèrent de tout et de rien, histoire de faire connaissance, puis elle se présenta.
Elle ne s'appelait plus Corinne, maintenant, elle se faisait appeler Christine. Elle vidait les coupes de champagnes, comme si c'était de l'eau.
Elle trouva l'excuse d'aller se refaire une beauté et se dirigea vers les toilettes. Mais en route, Toussaint vit quelle s'arrêta pour parler à deux individus. Il comprit que le dénouement n'allait pas tarder.
Quand elle fut revenue des toilettes, Toussaint l'avertit, qu'il finissait sa coupe de Champagne et qu'il devait rentrer. C'est à ce moment-là, qu'il

vit les deux gaillards, qu'il avait repérés, habillés de jeans et de blousons de cuir noir, qui se dirigeaient vers la sortie.

II termina sa coupe de Champagne et dit, à la soit disant Christine, Alias Corinne
Eh bien je vais vous laisser, je dois rentrer.
Elle insista pour que Toussaint la raccompagne. Toussaint, joua le jeu de Corinne, il ne put qu'accepter sa proposition. Ils sortirent de la boîte. René et François avait vu sortir les deux fiers à bras et ils virent quelques minutes après, Toussaint et la fille qui en firent de même.

René, était armé par précaution, II dit à François, quoi qu'il arrive, tu ne bouges pas de la voiture, je crois qu'ils vont recevoir une bonne leçon, et qu'ils vont s'en souvenir pendant longtemps.
Il descendit avec difficulté, sa grande et solide carcasse, du coupé sport de Toussaint avec difficulté.

Christine en sortant de la boîte de nuit avait fait tourner Toussaint dans la première ruelle, en prétextant que son hôtel était à deux pas de là.
Le Corse était sur ses gardes. Il vit venir les deux gars avec qui avait parlé Corinne, ils venaient dans sa direction. Arrivé à leurs hauteurs, il ne leur laissa aucune chance. Le premier prit son pied dans les parties, il s'affala en poussant un gémissement de douleur. Le second ne s'attendait pas à l'action de Toussaint qu'il avait pris pour un cave. Il fut surpris, Toussaint l'avait déjà attrapé par le collet et lui donnait un coup de tête magistral. Il fit deux bons mètres en arrière avec le sang qui commençait à gicler sur tout son visage.

René était déjà dans la ruelle, il avait vu toute la scène mais ne voulait pas intervenir. Il vit le premier voyou qui avait pris le coup entre les jambes, se relever avec un couteau à cran d'arrêt à la main. Alors il n'hésita pas une seconde, il fonça sur lui, le désarma avec une manchette au niveau du poignet, l'attrapa à la base du cou, le souleva de terre avec sa main gauche et de sa puissante main droite lui affligea d'énormes coups de battoir dans la figure. Le sang giclait jusque sur les vêtements de René. L'albinos, comprit que le voyou avait son compte, il le lâcha. Le loubard tomba comme une marionnette désarticulée.

En voyant René qui était venu en renfort malgré son interdiction, le Corse profita pour arrêter Christine qui essayait de prendre la fuite. Ils

passèrent les menottes aux deux loubards et à la femme. Une fois terminé, René téléphona à la police de cette ville.

Cinq minutes plus tard, des policiers en uniformes, arrivèrent sur les lieux avec leur fourgon de service. Toussaint présenta sa carte, ainsi que René, les deux « habillés » les saluèrent, mais ne comprirent pas pourquoi, deux super-flics de Paris avaient fait l'interpellation de ces deux simples malfrats, et en plus, ils n'étaient pas dans leurs juridictions.

Toussaint et René se firent indiquer le commissariat, en leur disant de prévenir leur patron qu'ils arrivaient immédiatement, le temps de récupérer leur véhicule.

Au commissariat, le commissaire habitait dans les locaux. Il était déjà sur place en sachant que c'était deux gros pontes de Paris. Il se présenta, commissaire Zucarelli. Toussaint et René en fit de même. Le corse profita, en voyant que Zucarelli avait compris, d'après son nom de famille qu'il était du pays, de lui parler dans sa langue natale. Il expliqua, le pourquoi et le comment, de cette sombre histoire. Il lui demanda si ces deux individus étaient connus des services de police, puis il fit téléphoner au juge d'instruction, même qu'il était deux heures trente du matin, pour avoir l'autorisation de perquisitionner le plus tôt possible leurs domiciles.

Le juge, était un bon ami à Zucarelli. Dans ces petites localités en corse pratiquement, tout le monde ce connaissaient ou du moins presque, de la façon que lui avaient présentée les choses et en insistant que le commissaire divisionnaire Toussaint Sinibaldi, était le grand patron des brigades de chocs de la "P.J." de Paris.

Le juge hésita, puis donna son accord pour le lendemain matin à huit heures, en disant ?
tu pourras y aller Antoine en s'adressant au commissaire Zucarelli, je tiens à ta disposition les documents nécessaires pour la perquisition de leurs domiciles.
Toussaint demanda au commissaire Zucarelli si ça ne le dérangeait pas qu'il vienne, le lendemain matin, assister aux perquisitions des domiciles de ces deux voyous, Zucarelli fut flatté de sa demande, et répondit à Toussaint que cela lui ferait bien plaisir qu'il l'accompagne. Ils se donnèrent rendez-vous le lendemain matin à sept heures trente, au commissariat.

En rentrant Sur Corté, Toussaint, disait à René
j'ai comme une idée que cette affaire cache quelque chose d'autre, que ces simples vols avec violence,
Puis il s'adressa à François en disant,
tu vois, il suffisait d'en parler, plutôt que de garder ça pour toi, et l'affaire serait déjà réglée.
Demain j'interviendrai auprès de Zucarelli, pour que tu puisses, faire, tous tes papiers administratifs, et qu'il essaye de les avoir le plus rapidement possible.

Toussaint, se leva tranquillement vers six heures, prit sa douche, un petit café noir, puis il se mit en route en direction du poste de police de l'île rousse.
Le commissaire l'attendait dans le commissariat, devant un café. Dès que Toussaint rentra, il lui proposa une tasse de café, ce n'est pas de refus lui répondit le divisionnaire. Pendant qu'ils buvaient leurs cafés, Zucarelli fit savoir qu'il avait les renseignements sur ces deux voyous, ils étaient tous les deux connus pour vols avec effractions et proxénétisme.

II était maintenant sept heures quarante, Zucarelli demanda à l'un de ses hommes, d'aller chercher les trois prévenus. Quatre policiers en tenue firent monter les malfrats dans leur fourgonnette. Zucarelli et Toussaint montèrent dans la voiture de service, et ils se dirigèrent vers le premier domicile à perquisitionner.

Le premier prévenu vivait avec la jeune femme qu'ils avaient interpellée, son vrai nom était "Barcelli Danielle"et elle habitait chez "Musetta Joseph" dans une petite localité qui touche l'île rousse. Cette localité s'appelait Guardiolla. Le couple de prévenus logeait dans un petit immeuble de trois étages, les policiers rentrèrent dans l'appartement, de Musetta.
Deux policiers étaient restés pour garder Sapienza, dans la fourgonnette, les deux autres policiers accompagnaient les deux commissaires et les prévenus, pour faire la perquisition. Le domicile était meublé correctement, il était propre et bien aménagé. Les deux policiers commencèrent à fouiller les meubles, puis les armoires. C'est dans la bibliothèque qu'ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient. Sous l'apparence de livres ce trouvait une cache de la grandeur d'un petit coffre-fort.

À l'intérieur de cette cache, Zucarelli trouva des passeports, des cartes d'identités, de l'argent français et allemand, des faux billes de vingt et

cinquante dollars américains, pour une valeur de 50 000 Français, des bijoux de toutes sortes, et pour terminer, un revolver "38 spécial", avec ses munitions. La perquisition était bonne. Pour Musetta et sa complice, leurs comptes étaient réglés. Ils allaient, sans aucun doute, rejoindre la prison de Bastia, de suite après leurs gardes à vue.

Maintenant ils pouvaient aller visiter le second, chez Sapienza, à "Monticello", qui se trouvait tout juste à une dizaine de Km de là.
Sapienza logeait dans un petit studio, l'inspection fut vite faite. Ils trouvèrent une grosse somme d'argent, environ cent cinquante mille francs nouveaux, et une mitraillette de marque "Uzi", avec ses munitions. Pour lui aussi son compte était bon.

Pendant le retour au commissariat, Toussaint regardait les passeports et les cartes d'identités. Il tomba sur l'une d'elle où se trouvait le nom de son frère, mais ce n'était pas sa photo qui figurait sur le document. Il comprit de suite que ces deux messieurs se livraient à un trafic de documents administratifs. Il en parla avec Zucarelli.
Ils étaient tombés sur quelque chose de plus gros que de vulgaires voleurs.
Une fois arrivé au commissariat, Toussaint discuta de tout cela avec Zucarelli. D'après lui, il y avait sans doute vols et trafics de fausses cartes d'identité. Pour le reste il promit à Toussaint, de le tenir au courant de l'affaire, et il dit, de ne pas se faire de soucis pour les papiers de son frère, que François devait passer le voir au commissariat, pour pouvoir faire les formalités d'usage.
Toussaint remercia Zucarelli, lui donna ses coordonnées à Paris, et dit commissaire, si un jour, vous avez besoin de quoi que ce soit, vous pouvez me contacter à n'importe quelle heure, je ferais l'impossible pour vous rendre service.
il se leva lui toucha la main amicalement et dit en partant à bientôt, j'attends de vos nouvelles rapidement, car je dois rentrer à Paris après demain.

Toussaint sortit, prit son véhicule et rentra rapidement pour pouvoir arriver à l'heure du repas, et manger avec sa famille, qui devait l'attendre avec impatience.

Toussaint arriva à Corté. La famille l'attendait sur le balcon, tandis que François et René étaient attablés devant un apéritif. Il monta chez ses parents qui lui demandèrent s'il y avait un problème. Toussaint sourit et

leur répondit que tout aller très bien et qu'il avait, été faire un tour à Bastia pour voir son bateau. Ses parents furent tranquillisés.

Ils passèrent à table, un bon ragoût de sanglier les attendait. René ne se fit pas prier pour en reprendre une seconde fois, il avait récupéré, ces quelques jours lui avaient fait du bien. Ils terminèrent le repas par un gorgonzola, "un fromage du pays", arrosé d'un vin de la région "Patrimoniaux".
Toussaint, dit une fois le repas terminé, qu'il allait se reposer un peu. Son frère proposa d'aller faire visiter, à René, les gorges de Restonica

Le lendemain, Zucarelli, appelait, Toussaint, lui donnait les informations, qu'il avait apprises sur l'affaire : il lui fit savoir que c'était bien un trafic de passeport, et de carte d'identité. En plus l'argent étranger qu'ils avaient trouvé était faux. La femme avait parlé pour sauver sa liberté. Elle avait raconté tout le fonctionnement du trafic de la fausse monnaie. Il y avait bien d'autres personnes dans le coup. Ils allaient procéder à plusieurs arrestations.
C'était la plus belle affaire qu'il avait faite depuis longtemps. Zucarelli, était fou de joie. Il prit rendez-vous avec le frère de Toussaint car il fallait, disait-il, qu'il porte plainte. Toussaint lui confirma que son frère serait au rendez-vous, puis le remercia de son appel.

Polo et le jap, avait profité de ces quelques jours, pour donner un coup de main à l'entretien de la propriété de son père. Il y avait de quoi s'occuper et ils n'avaient pas perdu de temps. Les parents de Polo étaient tristes car le départ de leur fils et de son ami le jap, allait faire un grand vide dans leur maison. Mais la consolation des parents à Polo était, qu'ils savaient que leur fils avait des amis sur qui il pouvait compter.

Le lendemain matin tous les bagages étaient déjà dans le coffre de la "Volvo" de Polo. Ils avaient, comme de coutume, casser la croûte avec son père. Ils étaient prêts pour le voyage et la maman de Polo avait les larmes aux yeux. Elle embrassa son fils, s'avança vers le jap, et l'embrassa aussi. Elle en profita pour lui dire, doucement à l'oreille, faite bien attention à lui. Le père de Polo, après avoir embrassé son fils, donna une poignée de main au jap, et lui dit, tu peux venir quand tu veux, tu es ici chez toi.

Le départ, avait été dur pour Toussaint. Ses parents comme d'habitude, lui faisaient, toujours les mêmes recommandations. Il était, lui-même un

peu triste de quitter sa famille, mais le travail l'attendait, il ne pouvait pas faire autrement. Il avait fait promettre à son frère de ne parler de rien à ses parents de l'affaire qu'il avait eue à l'île Rousse, pour ne pas qu'ils se fassent de soucis.

Toussaint et René avait quitté Corté. Ils étaient en route pour le port de Bastia, en même temps, Toussaint avait profité de l'occasion pour faire visiter la région à René. Ils devaient prendre le bateau à 19 heures trente car Toussaint avait prévu et promis à René, de lui faire visiter aussi quelques petits villages bien typiques de la Corse rurale, avant de rejoindre leurs bureaux à Paris.

Chapitre 5

Évasions, attentats, Échecs et Mat

Jacques Pestrin, le rescapé de la fusillade du péage de Gallargue, était remis de ses blessures. Il était l'hôte de la maison d'arrêt des Baumettes à Marseille. Dans cette maison d'arrêt, il était reconnu comme un parrain, vu ses exploits avec les forces de l'ordre, l'attaque du fourgon cellulaire, pour avoir fait évader deux des plus dangereux gangsters, tel que Félix Gaggiano, et Ange Vescovati, sans oublier, qu'il y avait eu cinq morts dans cette attaque du fourgon cellulaire dans cette fameuse évasion.

Tous les truands de France en avaient parlé pendant longtemps.

Toutes les combines passaient par lui, dans la prison, que ce soit le trafic de drogue, la vente d'alcool, même certaines libérations médicales, qu'il monnayait, très cher. Il était en cheville avec le médecin chef de la prison, Pestrin. Il voulait tout savoir sur les nouveaux rentrants, surtout ceux qui pouvaient avoir eu à faire avec le commissaire Sinibaldi, "la cause de tous ses malheurs". Il voulait le faire payer à tout prix, peu importe ce que cela pouvait lui coûter,. Il avait perdu son inséparable et meilleur ami, Claude Napolitano et il s'était promis de le venger, coûte que coûte.
Cela prendrait le temps qu'il faudrait, il n'en avait rien à foutre, il en avait les moyens. Le temps, ce n'est pas ça qui lui manquait, il savait pertinemment qu'il ne sortirait pas avant "minimum vingt ans" alors il guettait toutes les occasions possibles.

Musetta Joseph, et Sapienza, les deux voyous qui avait fait du mal au frère du Corse, étaient emprisonnés à la prison de Bastia. Les confrontations étaient terminées pour la Corse et ils devaient être transférés à

Marseille, pour être entendu par le juge instruction, Yves Pascal, surnommé Yvan le terrible, par les détenus qu'il avait fait tomber, pour la fausse monnaie. Pendant ce temps, ils seraient logés et nourri, à la prison des Baumettes.

Les deux malfrats Corses, avaient donc été admis à la prison des Baumettes. Ils attendaient le bon vouloir du juge Pascal, pour qu'ils les convoquent à son cabinet du palais de justice, rue Fortia à Marseille. Cela faisait déjà huit jours qu'ils étaient arrivés sur le continent, et pas de nouvelle du juge. Par contre, Musetta, avait reçu par un « gamelleur », un des gars qui s'occupent en prison de la distribution de la nourriture aux autres détenus, un papier qui lui disait de prendre contact avec Pestrin. Il ne le connaissait pas personnellement, mais il avait entendu parler de lui. Il savait que c'était un monsieur dans la hiérarchie des truands. Il se demandait ce qu'il lui voulait et cela l'intriguait.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Le lendemain matin, dans la cour pendant la promenade, un gars se dirigea vers lui et lui dit, en passant sans s'arrêter, va voir Pestrin le patron il t'attend pour te parler.
Musetta venait de comprendre, que le patron de la prison c'était Jacques Pestrin, surnommé, le sétois.
Le sétois le questionna sur son arrestation, et par qui il avait été arrêté. Musetta, ne comprenait pas pourquoi le sétois voulait savoir tout ça, mais vu l'importance du sétois, et par peur de représailles de sa part, il lui raconta toute son histoire, sans oublier un détail, tant le sétois l'impressionnait.

Dés, qu'il eut terminé de raconter pourquoi il était rentré en prison, et par quel commissaire il avait été arrêté, le sétois le coupa, et lui parla du commissaire Sinibaldi.
JO, comme il se faisait appeler, répondit au sétois, qu'il était tombé à cause de lui, car il s'était attaqué à son frère.
Le sétois lui demanda s'il pouvait faire confiance à son ami Sapienza. Jo lui répondit, "j'en réponds, comme de moi-même,". Bien lui dit le sétois, nous reparlerons de tout cela, demain matin dans la cour, mais ne t'avise surtout pas, de parler de cette conversation à qui que ce soit, sinon tu es un homme mort, "je me suis bien fait comprendre". Jo regarda le sétois et ses hommes de main, qui ne l'avaient pas lâché un seul instant du regard, pendant toute la conversation, et répondit,
tu peux me faire confiance, j'ai la bouche cousue.

Le lendemain matin, le sétois fit comprendre à Musetta, qu'il risquait gros, pour la fausse monnaie," surtout, avec Yvan le terrible" Comme juge d'instruction…
Il lui dit, tu vas en prendre au moins pour dix ans, sans compter pour le reste, j'ai quelque chose à te proposer dit-il. Voila ce que je te propose,
je te redonne la liberté, à toi et à ton ami, en échange, il faudra me rendre un petit service. Tu auras de l'argent, qui te sera remis en temps voulu. Je veux que tu t'attaques à tout ce qui tient à cœur du commissaire Sinibaldi, à ses biens, à sa famille. Je veux qu'il craque et qu'il devienne une vraie larve.

Les deux malfrats Corses, Sapienza et Musetta avaient été séparés aux Baumettes. Jo avait été mis au bâtiment " A " et Sapienza, surnommé nazolle, à cause de son gros nez, avait été placé au bâtiment " B ", pour qu'ils n'aient pas de contact ensemble, et surtout pour ne pas qu'ils puissent se mettre d'accord avant l'instruction.

Jo et nazolle attendaient assis devant le bureau du juge Pascal. Ils avaient les menottes aux mains et ils étaient encadrés de deux gendarmes. Ils n'étaient pas considérés comme des individus dangereux, la police n'avait pas jugé bon de bloquer le palais de justice, n'y ses alentours, ce n'était que deux simples prévenus sans importance pour eux.

Le palais de justice était en effervescence, deux hommes habillés en avocats, avec leurs serviettes à la main, s'approchèrent d'eux. Les gendarmes ne portèrent pas cas à ces deux avocats qui arrivaient à leurs hauteurs.
L'un d'eux sortit de dessous sa robe un" PM " pistolet automatique, et braqua les gendarmes qui ne purent rien faire. Le second, muni de cisaille, coupa les menottes des deux prévenus et leur distribua des armes. Tout cela ce passa en un temps record, c'était du travail fait par des spécialistes. En partant, le premier voyou habillé en avocat, donna des coups de crosse avec son pistolet, sur le crâne des deux gendarmes, et ils s'empressèrent de prendre la fuite. L'un des deux gendarmes, moins atteint par les coups que son coéquipier, eut le temps de sortir son arme et tira, "malgré le sang qui lui coulait sur la figure". Il fit mouche, un des voyous s'écoula mortellement atteint.
Nazolle n'avait même pas été mis au courant qu'il devait s'évader, il avait suivi le mouvement, mais il n'avait pas été bien loin. La balle du gendarme, l'avait stoppé en pleine course, vers la liberté.

Les autres truands, avec de la complicité intérieure du palais, passèrent par une petite porte condamnée au public où les attendait une voiture banalisée. Ils réussirent à prendre la fuite, d'ailleurs une planque avait été préparée dans le quartier de sainte marguerite, pour attendre que les choses se tassent, puis ils aviseraient, pour la suite des opérations.

Le lendemain, la presse parlait très peu de cette évasion, mais elle citait quand même qu'un truand, nommé Sapienza, avait été abattu par les gendarmes et que le second évadé, avec sa photo, était en fuite.

La coupe du monde 1998 de football devait avoir lieu au mois de juin. On était à quelques mois du début de cette coupe qui allait se dérouler en France, pays organisateur. Tous les stades des plus grandes villes du pays, avaient été améliorés, ou agrandis, comme le stade vélodrome, à Marseille. Mais le Parc des Princes à Paris n'était pas assez grand pour pouvoir recevoir assez de monde pour cet événement.

La ville de Paris avait décidé, deux ans auparavant, de construire un nouveau stade, qui pourrait recevoir au moins 80 000 personnes. Mais pour que ce projet soit réalisable, il fallait le construire aux alentours de la capitale. Il avait été construit à Saint Denis, et pratiquement, le plus beau stade du monde avait été réalisé. Pour son nom, cela avait demandé un vote, et finalement le nom avait été choisi, à la majorité des votants, entre le stade de Paris ou le stade de France. Avec 80 % des voix, le stade de France fut le nom qu'il porterait dorénavant.

Le tirage au sort des équipes qualifiées pour la coupe du monde devait être réalisé dans trois jours, au stade de France où il se déroulerait un match opposant l'Europe aux autres pays de l'hexagone. Il serait diffusé par la télévision dans tous les pays du monde entier. La SNCF avait dû construire plusieurs nouvelles lignes, pour que le stade soit accessible à tout le public, venant du monde entier. Tout avait été prévu, même un parking, qui pouvait recevoir 5 000 places.

Les forces de police, que ce soit les CRS, où la gendarmerie, avait été mobilisée pour ce grand événement. La France entière attendait avec impatience, de découvrir à la télé pour la première fois, le plus beau stade du monde.

Ils étaient 16 heures, le match devait commencer à 17 h 30. Dans le R.E.R. – Réseau express Régional, qui les transportait vers le bonheur, plusieurs supporteurs de l'équipe de France, à l'occasion de cette manifestation, avaient mis des casquettes, des foulards, et portaient des

drapeaux à l'effigie de l'équipe de France. "le fameux coq tricolore, "footix" était imprimé sur tous leurs accessoires des supporters. Ils chantaient tous en cœur, la nouvelle chanson de la coupe du monde.
C'est à ce moment précis, que ce produisit une explosion d'une force inimaginable, la rame du R.E.R. dérailla. Plusieurs wagons furent désintégrés par l'explosion, c'était affreux. Des gens criaient, d'autres qui n'étaient que légèrement blessés, couraient dans tous les sens. Des cris de douleurs inhumains retentissaient parmi les tôles brisées. C'étaient une catastrophe inimaginable. Les services de secours furent avertis immédiatement par les contrôleurs de la SNCF. -Service national des chemins de fer Français.

Les secours d'urgence furent sur place, en dix minutes sur les lieux de l'explosion. Ils durent improviser un service de soin d'urgence sur place. les pompiers commencèrent par la désincarcération des corps dans les wagons, il y avait vraiment une grande panique. Les gendarmes, accompagnés de militaires arrivaient pour prêter mains fortes aux pompiers qui étaient submergés par le nombre des blessés et des morts. Les hôpitaux de la ville de Paris envoyèrent la plupart de leurs véhicules équipés, et le personnel pour la réanimation.
Tout avait été, mit en œuvre, pour sauver le maximum de vies humaines, et cela dans les plus brefs délais.

Le préfet de la ville de Paris avait avisé le chef du gouvernement. Le premier ministre en place réagit énergiquement. Il ne fallait pas que l'inauguration, et le tirage au sort de la coupe du monde soient annulés. Mais par contre, il fallait envoyé des forces supplémentaires au stade de France et des spécialistes antiterroristes, avec leurs chiens dressés, pour prêter mains fortes à ceux qui étaient déjà sur place. Surtout ne pas faire passer l'information, pour que tous les gens, qui étaient en placent au stade ou qui se dirigeaient avec d'autres transports de la SNCF- Service national des chemins de fer Français, ou encore par leurs propres moyens, ne sont pas pris de panique, afin que cela ne puisse créer une psychose d'une dimension incontrôlable.

Les premiers à être informé furent, "l'armée". Ils devaient établir, en un temps record, le plan "vigie pirate" qui avait été partiellement allégé.
Toutes les brigades de choc de la police nationale, et les brigades antiterroristes, étaient en alerte.

Pour l’instant, on ne pouvait pas dire si l’explosion était un attentat ou un accident. Mais dans l’immédiat, la thèse de l’attentat primait, à cause de la puissante déflagration qui avait fait dérailler la rame du R.E.R.-

Le Président de la République Française, se dirigeait en direction du stade de France.
Il était escorté par deux motards de la gendarmerie, qui ouvraient la route à la limousine.
Une sonnerie retentit à l’intérieur du véhicule présidentiel. Le président de la république décrocha, le chef du cabinet du ministre de l’intérieur était à l’autre bout du fil, et lui dit ceci,
Monsieur le président, il vient de se passer un attentat meurtrier, qui aurait fait plusieurs victimes, sur la ligne du R.E.R. qui emmenait ces voyageurs pour le match du stade de France. Nous pensons que c’est, peut-être, l’événement du tirage au sort qui était visé. Il serait plus prudent, Monsieur le président, que vous n’assistiez pas à cette cérémonie, comme cela devait être prévu.
Le président de la république, lui répondit ceci, je pense, que vous ferez le nécessaire, pour toutes ces malheureuses victimes, et surtout que cet attentat, ne soit pas ébruité, du moins tant que le match et le tirage au sort ne seront pas terminés.
Puis il continua en disant, je suis un citoyen français comme les autres, je ne vois pas pour quelle raison, je ne devrai pas assister à cette réunion sportive, qui me tient à cœur, comme à tous les Français.
Je vous remercie de m’avoir averti, Monsieur Santoni, faite pour le mieux, et le plus rapidement possible, pour arrêter ce groupe terroriste, dans les meilleurs délais où vous perdrez, sans aucun doute votre place. Je ne veux surtout pas qu’une psychose vienne ternir la coupe du monde. Puis il raccrocha.

Le téléphone, sonna dans le bureau du commissaire, Sinibaldi. Toussaint décrocha, le chef du cabinet du ministre, lui dit monsieur le commissaire, avec un affolement dans la façon de s’exprimer, j’ai besoin de vous, venez immédiatement dans mon bureau, au quai d’Orsay.

Toussaint était au courant, pour l’attentat qui venait de se passer, car la plupart des hommes de ses brigades spéciales, étaient déjà sur les lieux du drame, et ils étaient en contact direct avec lui. Il se doutait, bien de quoi le chef du cabinet voulait lui parler. Il comprenait que le chef du cabinet soit énervé, mais il ne comprenait pas pourquoi il était tout affolé. Il se rendit s’en perdre de temps à son bureau.

Dès que Toussaint arriva, le planton qui était en faction devant le bureau le salua, et alla annoncer son arrivée au chef de cabinet. Puis le planton le pria de rentrer.
Le chef de cabinet du ministre de l'intérieur reçu Toussaint amicalement. Tout en lui disant, je suis vraiment embêté Sinibaldi, il faut que vous me sortiez de ce mauvais pas.
le corse lui répondit : Que puis-je faire pour vous monsieur le chef de cabinet ?
Toussaint n'eut pas le temps de finir sa phrase, Santoni le coupa net, arrêtons là les formules de politesses commissaire, cette affaire est trop grave, pour que nous perdions du temps précieux, sur des formules inutiles.

Commissaire, vous êtes sûrement au courant de l'attentat, qui vient de se produire ? Oui répondit Toussaint, tous mes chefs de groupes sont sur places, le plan vigie pirate à été de nouveau renforcé. Très bien dit Santoni, je veux que vous preniez cette affaire en main personnellement, je vous donne carte blanche, mais il me faut ce groupe terroriste à n'importe quels prix. Prenez le matériel et les hommes que vous voudrez, mais il faut faire très vite. Le gouvernement, ne veut pas que la psychose s'installe en France. Nous sommes à quelques mois de la coupe du monde, il faut les arrêter, pour que le monde sache que la France est un pays qui sait faire face à ce fléau et qui ne pourra jamais accepter de se plier, devant de tels actes de terrorismes.

René, l'adjoint de Toussaint, étant un spécialiste dans la fabrication de bombe était déjà sur place. Il était entouré des meilleurs techniciens de la police scientifique. En regroupant toutes leurs découvertes qu'ils avaient réussi à trouver sur les lieux de l'explosion, ils surent immédiatement que l'explosion était d'origine criminelle, et le plus étonnant dans cette affaire, était que la bombe artisanale avait été fabriquée, à première vue, d'après les éléments trouvés sur place, avec du matériel de l'armée française.

Le soir même de l'attentat, un mystérieux correspondant avait téléphoné au siège du journal le parisien pour revendiquer l'attentat, un certain groupuscule le "M.A.C.F".- Main armée contre la France. Le rédacteur en chef avait de suite averti le quai des orfèvres.

Le lendemain matin, tous les journaux de la France entière publiaient l'attentat du R.E.R. qui transportait les supporters de l'équipe de France en direction du stade de France.
La plupart des quotidiens racontaient à quelque chose prêt, la même version des faits, le nombre de morts et le bilan des blessés graves.
Enfin, le nom du groupe terroriste qui avait revendiqué l'attentat. Ils laissaient entendre, que si le gouvernement ne faisait pas le nécessaire pour faire arrêter les coupables dans les plus brefs délais, cela pouvait gêner au bon fonctionnement de la prochaine coupe du monde qui devait se dérouler dans notre pays.
Il y avait aussi, en lettres capitales, que le premier ministre en place prendrait la parole au journal de 20 heures.

Il pleuvait ce dimanche matin sur Marseille, cela faisait trois jours que Sapienza était en planque dans une villa de sainte marguerite d'un Quartier de Marseille,. Il avait suivi les événements de l'attentat du R.E.R. à la télévision avec ses deux libérateurs du palais de justice. Cet attentat venait leur mettre des bâtons dans les roues, pour leur fuite en direction de la Corse. Déjà toute la région était en effervescence après leur évasion, ils savaient pertinemment qu'ils ne pourraient tenter une sortie avant que tout le déploiement policier, et militaire, soit enlevé. Ils ne leur restaient plus qu'une solution, c'était de rester bien tranquilles dans leurs planques en attendant que les choses se calment.

Le capitaine Brillant et ses deux sous officiers du 9e régiment infanterie de marine, suivaient attentivement le discours du premier ministre à la télévision. Ils étaient tous les trois assis bien confortablement devant quelques bouteilles de bières vides.
Le premier ministre terminait par ceci, que le groupe terroriste, "M.A.C.F" serait arrêté le plus rapidement possible et qu'il serait châtié comme il le méritait. Et en finissant son allocution télévisée,
je n'aurai aucun répit tant que se groupe terroriste ne sera pas sous les verrous.

Un ricanement se fit entendre par le capitaine Brillant, ils ne nous auront pas vivant de toute façon dit il a ses subordonnés. On n'en a vu autre à Manaos, il va falloir un peu plus que leurs gendarmes ou leurs policiers, pour venir nous arrêter dans notre entreprise. De toute façon nous irons jusqu'au bout de notre mission, que nous, nous sommes fixés, comme nous avons réussi notre stage à Manaos une contrée du Brésil.

Manaos, au Brésil, était un stage d'entraînement militaire où l'on entraînait les meilleurs des commandos d'élites déjà endurcis, pour les tremper encore davantage. La France était le seul pays européen à envoyer des hommes à ce stage réservé aux pays d'Amérique du sud. Sept semaines d'entraînement pour réussir le stage étaient nécessaires. Dès leur arrivée à Manaos, ils étaient affublés d'un numéro, comme des prisonniers d'un stalag, là, ils perdaient leurs grades, leurs identités. Ils n'étaient plus que des pantins dans les mains d'instructeurs, de vrais gardes chiourmes, qui s'acharnaient sur eux pour les pousser à l'échec. Pour bien commander, il faut savoir obéir à Manaos, obéissance rime avec souffrance.

Le capitaine Brillant, était une force de la nature, au point de vue physique il mesurait 1,87, pour 94 kg. Il avait fait pratiquement tous les stages de commandos, sans qu'il n'eût de problème, mais à son retour du stage de Manaos au Brésil en 1995, il ne fut plus le même homme. Il avait complètement disjoncté, dans son régiment plus personne ne le reconnaissait, il était devenu méconnaissable.
Le capitaine avant son départ pour Manaos était un homme calme, courtois, jamais un mot plus haut que les autres. Il avait du respect pour ses subordonnés, il était apprécié pour sa compétence dans son travail aussi bien par ses officiers supérieurs que par ses subalternes. Mais depuis son retour, c'était devenu un être violent, il s'était mis à boire, lui qui ne buvait jamais une goutte d'alcool. Mais le plus grave de tout était, qu'il avait été surpris, par un officier supérieur accompagné de la police militaire, en train de sodomiser un jeune soldat. Le bruit courait déjà depuis plusieurs semaines que le capitaine, aidé par ses deux sous-officiers, abusait des nouvelles recrues du régiment.

L'adjudant, Vincent et le sergent Dufourt avaient fait le stage de Manaos avec le capitaine Brillant. Ils en étaient revenus aigris, et endurcis, mais pratiquement normal si l'on peut le dire comme ça. Mais avec l'influence de leur supérieur ils étaient devenus comme lui, "violents" buveurs, et ils couvraient leur capitaine, allant jusqu'à lui prêter main-forte, dans ses agissements contre nature.
Le capitaine ainsi que ses deux sous officiers étaient passés au tribunal militaire. Le verdict pour le capitaine, vu ses états de services, et en tenant compte du stage qu'il avait subi à Manaos, le tribunal militaire avait été indulgent. Il l'avait dégradé et l'avait fait interner dans un hôpital psychiatrique, pour un temps indéterminé, jusqu'à sa complète guérison.

Les deux sous officiers avaient été condamnés à la même peine, trois ans de forteresse.

Trois années étaient passées, les deux sous officiers avaient fini leurs temps de prison, et ils avaient quitté l'armée avec espoir de retrouver leur capitaine, car en dehors de la vie militaire ils savaient ne pas faire grand-chose.
Le capitaine avait été soigné, pendant deux bonnes années, par une psychiatre, grâce à elle et a l'amour qu'elle lui portait, il avait pu retrouvait la liberté sous contrôle médical.
Pendant ces deux ans, il avait suivi plusieurs cures de sommeil, et on l'avait traité aux neuroleptiques. Puis, "cette affaire avait été complètement oubliée par l'opinion publique," le capitaine avait été limogé de l'armée et remit en liberté à la vie civile, car il semblait, d'après les dires des médecins chefs, définitivement guéri.
Le capitaine avait contacté ses deux hommes dès leurs sorties de la forteresse. Ils avaient décidé d'un commun accord de faire payer à l'armée et, aussi à la France entière leurs déchéances.

Toussaint avait réuni tous ses chefs de services pour connaître exactement les renseignements qu'ils avaient pu réunir chacun de leurs côtés. Séverin, le chef de la brigade antiterroriste parla le premier,
d'après tous les renseignements que nous avons pu établir de source pure, la bombe artisanale a été conçue avec du matériel militaire français, ce qui me laisse penser que le matériel sort, ou a été sortie d'une de nos garnisons.
Très bien dit le corse en s'adressant à ses chefs de groupes, premièrement savoir s'il y a eu vol de matériel militaire, dans une ou plusieurs garnisons militaires. Dès que nous connaîtrons la garnison qui fournit, ou qui a été volée, nous serons prêts du but. Puis s'adressant à René son adjoint, je te charge de cette mission, il me faut tous les renseignements dans les vingt-quatre heures, dit-il. Le commissaire Mattei chef de la fameuse B.R.I. - Brigade de répression et d intervention, prit la parole. Il dit en s'adressant à Toussaint.
Monsieur le divisionnaire, puisque le matériel vient d'une de nos garnisons, pourquoi ce ne serait pas un ou plusieurs militaires qui auraient fait le coup. Cela est impensable, mais le nom du groupe terroriste, "main armée contre la France", me laisse à penser que ce pourrait être un ou plusieurs militaires, qui en veulent à la France.
Je souhaiterais que l'on cherche aussi dans cette direction.
Cette idée bien qu'immorale, me plaît bien répondit le corse.

Je te charge de cette mission puisque tu en as eu l'idée. Trouve-moi tous les militaires ou les anciens militaires qui on eut des problèmes ses cinq dernières années, sans oublier ceux qui ont été limogés.

René ne trouva pas de traces de vol de matériel militaire dans le courant de l'année 1997 et 1998, dans les garnisons françaises. De son côté le commissaire Mattei, avait un certain nombre de suspects, des officiers supérieurs, et certain sous officiers, son attention fut attirée par le dossier du capitaine Brillant et des sous-officiers, Vincent et Dufourt, du "9e R.I.M.A."- Il décida d'en parler à son patron, car ses trois hommes avaient quelque chose en commun, ils étaient tous les trois du même régiment, et surtout ils avaient fait le stage de Manaos, au Brésil ensemble.
Et pour finir, ils avaient été rayés des cadres de l'armée française.

Le Corse après en avoir été informé par Mattei, décida d'aller se renseigner auprès de son ancien chef du "11e choc", car maintenant, Bonnefont était le grand patron du service le plus puissant de France, la "D S T "- Direction de la surveillance du territoire. Il lui téléphona, et prit rendez-vous le jour même à 17 heures.

Bonnefont, reçu Toussait à 17 heures précises dans son bureau. Il fut très heureux, de pouvoir rendre service à son ancien lieutenant. Il lui demanda
alors Toussaint tu ne peux pas te passer de tes anciens chefs. Puis-je faire faire quelque chose pour te rendre service ?
Le corse lui expliqua toute l'affaire, et lui demanda, les renseignements sur le capitaine Brillant et ses deux sous-officiers. Bonnefont, proposa un café à Toussaint et lui dit
bois ton café tranquille, j'aurai tous les renseignements que tu as besoin dans quelques minutes. Bonnefont pianota sur son ordinateur, Toussaint eut tout juste le temps de boire son café, que les renseignements dont il avait besoin sortaient de l'imprimante de son ancien colonel. Bonnefont lui dit, eh bien je crois, que tu as affaire à de drôles de lascars.
Si c'est bien les hommes que tu cherches, tu as intérêt à faire gaffe, car ce ne sont pas des enfants de cœur.
Il lui passa les feuilles en lui disant j'espère que tu pourras résoudre cette affaire au plus vite. Si ce sont eux, ne leur fait pas de cadeau à ses fumiers.
Il lui tendit la main, et ajouta pour terminer l'entretien, donne bien le bonjour à monsieur le chef du cabinet de ma part.

À Marseille, Musetta et ses deux nouveaux amis, après avoir bu quelques verres en regardant la télévision, décidèrent d'aller faire un tour en ville dans le quartier de l'opéra. C'était risqué, mais ils avaient trop envie d'une femme. Ils sortirent de leur refuge et prirent un taxi. Ils avaient pensé que c'était le meilleur moyen pour ne pas se faire repérer. Le gars qui les prit en charge, reconnu de suite le fugitif du palais de justice. Il était redevable de sa licence de taxi au commissaire Viala, qui lui avait sauvé la mise, car sans le commissaire il n'aurait jamais pu avoir sa licence, vu ses antécédents de proxénète. Viala lui avait dit
je te rends ce service, mais j'aurai besoin de toi prochainement, il ne faudra pas laisser passer l'occasion, car une licence c'est vite retiré.

Dans sa tête, Roger le chauffeur de taxi, calculait. Il avait encore des remords à se qu'il allait faire. Puis il se dit, de toute façon je ne les connais pas, j'aurai sans doute plus à gagner en donnant le tuyau au commissaire Viala, il pourra me rendre d'autres services le cas échéant. Il déposa ses clients au bar Henri, en plein centre de l'opéra. Il encaissa sa course, mine de rien, pour ne pas faire voir qu'ils les avaient repairé. Il redémarra dans la circulation nocturne, au lieu de rejoindre son point de stationnement, il se gara dans une rue tranquille, prit son téléphone cellulaire et appela Viala. Il lui donna toutes les informations, où il avait chargé l'homme qui s'était évadé du palais de justice, et sans aucun doute les deux hommes qui étaient avec lui devaient être ses deux complices, et où ils les avaient déposés.
Roger démarra, tranquillement pour rejoindre son lieu de rattachement.

Le commissaire Viala, chef de la B.R.I., marseillaise était à l'évêché, le fameux hôtel de police de la capitale phocéenne. Il était en grande conversation avec plusieurs chefs de brigade. Ils étaient en train de monter la souricière pour pouvoir arrêter sans trop de grabuges, ses trois dangereux malfaiteurs.
Je veux, que tout le quartier de l'opéra soit cerné, sans que l'on puisse remarquer nos hommes. Il va falloir plusieurs voitures banalisées, entre l'opéra et sainte Marguerite, par le circuit que suivent les chauffeurs de taxis la nuit, pour que nous ne puissions pas les perdre. Il ne faut pas les semer, en aucun cas, dans le centre de la ville. Ces hommes sont trop dangereux, il ne faudrait pas que nous ayons d'innocentes victimes sur les bras. Enfin dit-il, donnez l'ordre à tous vos hommes, que l'endroit prévu, pour l'interception de nos trois individus, se fera entre le Prado et sainte Marguerite.

II était 1 h 30 du matin, tout le dispositif policier était en place, le commissaire Viala et ses chefs de groupes attendaient avec impatience que la brigade de surveillance de l'opéra leur donne le signal du départ de nos truands.
La radio retentit dans les véhicules de polices,
attention pour autorité, nos trois gars viennent de monter dans un taxi de marque Mercedes, immatriculation du véhicule 9898 PC13.
bien reçus, nous les prenons en chasse mais nous voulons confirmation autorité.
la réponse fut immédiate,
autorité, à toutes les voitures, la chasse est ouverte, il ne faut pas qu'ils puissent sortir de nos filets ?
"Charly 1 " à autorité le véhicule, vient de prendre la rue Paradis en direction du Prado, à vous "Charli-2 "5 minutes plus tard, la radio retentit de nouveau, le véhicule vient de quitter le Prado en direction de sainte Marguerite.
autorité, à toutes les voitures, nous allons stopper le véhicule à l'entrée du quartier, tenez-vous prêt.

La Mercedes roulait tranquillement, le chauffeur de taxi allait arriver au point de la destination que lui avaient donnée ses clients. Soudain, à la hauteur du bar des platanes, deux véhicules lui barrèrent la route. Des hommes armés de puissants calibres en sortirent précipitamment en criant, police que personne ne bouge !
le chauffeur de taxi eut juste le temps de freiner, la Mercedes ne pouvait plus bouger, car derrière elle, le même scénario se produisit, elle était cernée.
À l'intérieur de la Mercedes, les trois malfrats, virent les véhicules leur barrer la route et que le chauffeur de taxi freina, ils ouvrirent les portes et se jetèrent hors du véhicule. Ils commencèrent à tirer sur tout ce qui bougeait. Ils n'avaient pas pu voir les autres véhicules qui étaient arrivés, derrière la Mercedes. La réponse des forces de police fut immédiate. Les trois gangsters furent criblés de balles de 357 magnums.
L'opération avait été montée de main de maître par le commissaire Viala et les autres brigades d'interventions. Mais le résultat de cette opération c'était mal fini, trois hommes venaient de terminer leurs carrières de voyous, la tête dans le caniveau et le corps ensanglanté par des balles de gros calibres.
Toussaint Sinibaldi, après avoir étudié le dossier que lui avait remis le chef de la DST téléphona au bureau du chef de cabinet du ministre de l'intérieur. Il lui fallait son appui, pour être bien sûr que ses hommes

étaient bien les coupables du monstrueux attentat commis contre le R.E.R. il savait déjà où ils se terraient.

René Favier et son copain le jap avaient été chargés d'une mission par leur chef. Il fallait qu'il se débrouille à faire parler la psychiatre, la maîtresse du capitaine Brillant. Elle avait un cabinet à Pontoise, ils se rendirent sur place.
La personne qui les reçut était une femme grande, jolie, avec des yeux verts. Elle était superbe dans un tailleur bleu qui moulait bien son corps magnifique.
René et le jap présenta leurs cartes de police. Elle les fit entrer dans son cabinet en leur disant je n'aurai qu'une dizaine de minutes à vous accorder car j'ai un patient à voir.
Elle les fit asseoir, que puis-je faire pour vous messieurs dit-elle.
René prit la parole, voilà docteur, nous savons que vous avez soigné pendant plusieurs années un certain capitaine Brillant. Nous savons aussi, excusez ma franchise, que vous avez été sa maîtresse. Nous voulons savoir où nous pouvons le trouver.

Effectivement, répondit-elle, j'ai été amoureuse de cet homme. J'ai tout fait pour le garder mais nous ne nous voyons plus depuis quelques mois. Il préférait ses anciens copains de régiment plutôt que moi. René comprit de suite, à sa façon de répondre qu'elle n'était pas au courant de ses activités. Il la mit au parfum des faits qui lui était reproché. Pensez-vous qu'il soit capable d'un tel acte dit il ?
Je ne sais pas si c'est lui qui a commis cet attentat meurtrier. Je peux seulement vous dires, que l'ayant soigné plusieurs années, il en serait capable, car le stage, qu'il a effectué à Manaos au Brésil l'a complètement détruit. J'ai tout fait pour le soigner, mais tous mes efforts se sont soldés par des échecs. Si c'est lui qui est responsable de ce terrible attentat, je m'en sentirais coupable. C'est grâce à mes certificats médicaux, qu'il a pu retrouver la liberté.
Elle tira un tiroir de son bureau, en sortit un classeur et tendit à René une feuille de papier où était inscrite une adresse, je crois dit-elle, qu'il demeure toujours au même endroit.

Madame, dit René, je vous remercie. Mais il serait plus prudent que vous preniez quelques jours de vacance. Cet homme est vraiment dangereux, je ne serai tranquille, qu'une fois qu'il sera mis hors état de nuire.

Dès qu'il eut le feu vert du chef du cabinet, le Corse envoya ses hommes, en reconnaissance à l'adresse du domicile qu'il avait obtenu par la psychiatre, avec ordre, si cela était possible, de poser des micros pour une écoute téléphonique.
René et ses deux coéquipiers, le jap et Polo et un spécialiste des écoutes téléphoniques roulaient en direction de Mantes la Jolie, région parisienne. Ils savaient que ce travail était très délicat, René et ses deux amis étaient là pour couvrir le spécialiste des micros pour le cas échéant. Sur la droite, avant de rentrer dans la ville de Mantes, il vit la maisonnette où il devait se rendre. Il bifurqua sur sa droite, c'était une petite voie qui conduisait à de petites résidences. Il ralentit, passa devant la maison. Aucune voiture n'était garée sur l'emplacement qui servait de parking.
René continua, il rentra dans les petites résidences et se gara. Il prit son portable, appela Toussaint, et lui dit qu'ils étaient sur place, et qu'ils allaient entrer en action.
Ok répondit le corse, surtout ne vous faites pas repairer. Appelé moi dès qu'il y a du nouveau.

Le spécialiste des écoutes fit le numéro de la maison sur son appareil, pour être bien sûr qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Il laissa sonner une dizaine de fois, puis il recommença la même opération. Il était pratiquement sûr qu'il n'y avait personne. René décida que le spécialiste et le jap descendraient devant la maison, et que lui et Polo iraient se poster à l'entrée de la voie, pour qu'il puisse les avertir avec leurs émetteurs récepteurs le cas échéant. Il roula jusqu'à la maison, laissa descendre le jap et le spécialiste puis il continua pour trouver un endroit d'où il pourrait voir arriver les anciens militaires.

Le spécialiste de la police ne mit pas plus de deux minutes pour ouvrir la porte d'entrée. La maison n'était pas bien grande, une salle a mangé, deux petites pièces qui servaient de chambre, une salle d'eaux et un w-c. Le jap avait son émetteur-récepteur dans la main gauche, et son arme un 357 Magnum dans l'autre main.
Le jap était prêt à toute éventualité. Il visitait la maison et il trouva ce qu'il cherchait dans un petit cagibi. Du plastic, des détonateurs à distances, et plusieurs armes automatiques.
Le spécialiste et le jap avaient terminé leur boulot. Ils avaient posé les micros et mirent le téléphone sur écoute. Ils sortirent de la maison puis le jap appela René pour qu'il vienne les récupérer.

René récupéra ses deux hommes et alla se garer parmi les résidences. Ils ne restaient plus qu'à attendre maintenant. Il appela Toussaint pour l'informer que tout le dispositif était en place et qu'ils avaient trouvé du matériel de l'armée et des armes. Je pense que c'est nos hommes. Pour finir il dit, fais nous porter de quoi manger. Toussaint allait se mettre en colère, mais comme il connaissait trop bien l'albinos il rigola en lui disant, tu peux rester 48 heures sans manger, tu as assez de réserve.
Il n'eut pas le temps de finir qu'ils entendirent du bruit dans l'appareil du spécialiste des écoutes. René, dits à Toussaint, ils arrivent je te quitte.

Toussaint appela Santoni le chef du cabinet du ministre pour l'informer que cette fois c'était pratiquement sûr que les suspects étaient bien les anciens militaires, et qu'il allait se rendre sur place avec des renforts. Santoni dit à Toussaint,
si vous êtes sûr que ce sont bien nos hommes, allez immédiatement les interpeller. Je ne peux pas prendre le risque qu'ils aient le temps de commettre un second attentat.
Il était 18 heures, tous les chefs de groupes étaient prêts pour l'interpellation du groupe terroriste.
À l'intérieur de la voiture, René et ses coéquipiers suivaient attentivement la conversation des trois hommes. Le capitaine disait, à ce moment précis, qu'il venait de finir sa dernière petite merveille et que cette fois-ci il y aurait pas mal de monde du gratin militaire qui allait sauter.
René appela de toute urgence Toussaint et répéta ce qu'il venait d'entendre.
Le Corse répondit à René, ne bougez pas pour le moment, nous sommes en route pour l'interpellation du groupe.
À cet instant, le capitaine Brillant disait à ses deux sous-officiers, nous sommes prêts maintenant, nous pouvons sortir.
C'était vraiment le gros pépin, ils allaient sans aucun doute commettre, un nouvel attentat.
René réalisa que le groupe allait mettre, dans leur véhicule, la bombe que le capitaine venait de terminer. De plus, c'était l'heure de pointe sur la route.

Il faut faire vite, tant pis pour les ordres. Il faut les intercepter avant qu'ils puissent rejoindre la nationale. Il mit le véhicule en route, ils sortirent leurs armes et foncèrent pour les stopper. René arriva derrière le véhicule, une Renault 21. Polo, qui était a côté de René, avait armé son fusil à lunette. Il ne fallait pas qu'il manque son coup sinon il risquait la catastrophe. Il dit à René de ralentir, il ouvrit sa vitre, épaula, visa la tête

du chauffeur et tira. Il fit mouche, la tête du chauffeur éclata. Le véhicule continua sa course sur plusieurs mètres et alla percuter le mur sur sa gauche. Les deux autres hommes sortirent de la voiture armée de pistolets automatiques. Polo visa le plus grand, tandis que le jap tirait sur le second. Le plus grand, c'était le capitaine Brillant. Il prit la balle de Polo en plein cœur. Le second avait eu le temps de tirer, le pare-brise vola en éclat et le projectile entra dans la cage thoracique du spécialiste des écoutes. Polo avait réarmé son fusil. Ils tirèrent tous les trois de concert. Les trois balles atteignirent leur cible, l'homme s'écroula mortellement blessé.

Quand Toussaint arriva sur place, il ne put que constater que le travail était fini. Un spécialiste des désamorçages de bombe de la brigade antiterroriste, trouva la bombe artisanale sur la banquette arrière dans la voiture des ex-militaires, et il s'activait, pour trouver le fonctionnement. Le capitaine, en prenant la balle en plein cœur, avait enclenché avec l'émetteur télécommandé qu'il avait dans sa main gauche, le processus d'explosion. Le compte à rebours fonctionnait, il restait cinq minutes avant quelle n'explose. Il fallait faire vite.
Le spécialiste des écoutes était mort sur le coup. La balle avait traversé le thorax pour finir sa course dans le cœur.
Il fallut exactement deux minutes au spécialiste antiterroriste pour arrêter la minuterie de la bombe. Tout le monde poussa un ouf de satisfaction.

Le lendemain matin, le commissaire divisionnaire Toussaint Sinibaldi, le commissaire René Favier, l'inspecteur divisionnaire N-Guyen Van Phuc et l'inspecteur divisionnaire Paul Coste, furent convoqués au quai d'Orsay. Le ministre de l'intérieur lui-même les attendait. Il les félicita pour leur rapidité d'action dans l'arrestation de ce groupe terroriste et de leurs initiatives. Il dit aussi que le malheureux policier qui avait été sauvagement assassiné aurait droit à la cérémonie officielle, la médaille du mérite et qu'il serait nommé commissaire, à titre posthume.

Le soir même, toutes les chaînes de télévision du service public annonçaient la mort du fameux groupe terroriste, qui avait causé la mort de huit innocentes victimes, et de dix-huit blessés graves. Le commissaire Sinibaldi, le héros du jour, était l'invité du journal. C'est lui et ses brigades de chocs qui avait pu stopper le groupe alors qu'il se dirigeait sur un lieu inconnu pour commettre un autre attentat. Le présentateur demanda à Toussaint,

Monsieur le commissaire, pouvez-vous nous dire un mot sur ce groupe terroriste ?
Toussaint réfléchit et dit ceci…
le gouvernement en place, nous a donné les moyens de lutter contre ces groupuscules. Nous ne devons céder, en aucun cas, à toute forme de chantage ou d'opération armée. La France est un pays démocratique où il fait bon vivre. Il faut que cela puisse continuer.
En conclusion, je suis très heureux que cette psychose ce termine, car je suis un fanatique du football, et je pense que la France entière et les autres pays participants à la coupe du monde en France, seront rassurés et qu'ils pourront la suivre tranquillement maintenant.
Après, l'émission télévisée, le Corse téléphona à ses coéquipiers.
Il leur donna rendez-vous chez Maryse à la Nation, il fallait qu'il se détende un peu.
Il avait aussi espoir que Sabine pourrait se libérer après son travail et cela lui donna du baume au cœur. Il monta dans son cabriolet de marque Audi, alluma son poste à laser et une musique d' Hipsway ce fit entendre. Puis il se dirigea, tranquillement, vers son point de rendez-vous.

Abréviations du roman

1 - R.E.P. — Régiment étranger Parachutiste

2 - G. I. P. N. — Groupe Intervention police nationale

3 - CRS. — Compagnie républicaine de sécurité

4 - R I M. A. — Régiment infanterie de marine aéroporté

5 - DST. — Direction de la surveillance du territoire

6 - D G S E. — Direction générale de la sécurité extérieure

7 - B R I. — Brigade de répression et d'intervention

8 - P.J. — Police Judiciaire

9 - R A I D. — Recherche assistance intervention dissuasion

10 - R P i M.A. — Régiment parachutiste infanterie de marine aéroporté

11 - Q. G. — Quartier général

12 - S R P J. — Service régional de police judiciaire

13 - G. I. G. N. — Groupe intervention de la gendarmerie Nationale

14 - S N C M. — Société de navigation corse méditerranéenne

15 - F L N C. — Front de libération national de la Corse

16 - F S R B . — Fichier spécial de la répression du banditisme

17 - M.A.C.F — Main armé contre la France